



BRILL

Michel Boym

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 31, No. 1/2 (1934), pp. 95-151

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527058>

Accessed: 05/02/2011 05:06

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

MICHEL BOYM

PAR

PAUL PELLIOT.

[Robert CHABRIÉ, *Michel Boym jésuite polonais et la fin des Ming en Chine (1646—1662), Contribution à l'histoire des missions d'Extrême-Orient*, Paris, Edit. Pierre Bossuet, 1933, in-8, 9 (A—Q) + 283 pages + 1 fnch Errata, avec 1 pl.]

Le livre que M. CHABRIÉ vient de consacrer à Michel Boym est assez confus, avec des digressions et des répétitions, et aussi pas mal d'erreurs, mais il a nécessité de longues recherches dans les archives et bibliothèques de Paris, de Carpentras, de Bruxelles, de Rome, d'Ajuda, et il apporte beaucoup de nouveau. Je n'en retiendrai et discuterai guère ici, et seulement en partie, que ce qui concerne le P. Boym, connu surtout pour son rôle au lendemain du baptême des princesses de la famille impériale des Ming sous le prétendant Yong-li (1648), et pour la mission qu'il remplit, au nom des princesses et de l'eunuque Achillée P'ang, auprès du Souverain Pontife en 1650—1659.

M. Ch., qu'une sympathie égale pour la Pologne et pour l'histoire des missions a amené à retracer la vie du P. Boym, s'est très diligemment enquis de tout ce qui concernait son sujet, directement ou indirectement. Ce n'est pas sa faute si l'excellent article de M. Jäger, *Die letzten Tage des Kū Schī-sī* (dans *Sinica*, VIII [1933],

197—207), qui donne pour la première fois une chronologie exacte des dernières années de Yong-li, a paru trop tard pour qu'il le pût utiliser. Par contre, il aurait eu avantage à consulter celui de A. Kleiser, *Die Gesandtschaftsreise des P. Michael Boym S.J. im Auftrage einer christlichen Kaiserin in China 1650—1659* (dans *Die katholischen Missionen*, 1926; malheureusement cette revue n'existe dans aucune des grandes bibliothèques de Paris).

Michel-Pierre Boym était né à Lwow, vraisemblablement en 1612, dans une famille venue de Hongrie et anoblie depuis peu. Il entra au noviciat de Cracovie le 16 août 1631, et, après un séjour à Rome, partit de Lisbonne pour l'Extrême-Orient en 1642. Rattaché à la Province du Japon, dont le siège était à Macao, mais qui comprenait aussi toute l'Indochine orientale et Hainan, Boym fut envoyé au Tonkin en 1645 (? ²), puis à 定安 Ting-ngan (au S. de K'iong-teheou) dans l'île de Hainan en 1647 ³). En 1648

1) M. Ch. n'a presque pas utilisé les *Notices* de Pfister (2^e éd., pp. 269—276), ni n'a connu Streit, *Bibl. Missionum*, t. V (en particulier pp. 793—794), dont les indications sur Boym sont d'ailleurs assez inexactes; ni Streit ni les rééditeurs de Pfister n'ont mentionné l'article de A. Kleiser, qui a été cité par contre par M. Jäger. On doit féliciter M. Ch. de s'être aperçu qu'il existe à la Bibl. Nat. un exemplaire de l'*Hist. de la mission du Kiangnan* du P. Colombel, qu'on ne cite jamais parce qu'elle n'a pas été livrée au public. Il est à peine besoin d'ajouter que M. Ch., laïc, n'a pas eu accès direct aux archives générales des Jésuites; mais il a été informé qu'il n'y avait autant dire rien de plus sur Boym que ce qu'il a eu. On est toutefois surpris de lire (p. 153) que, dans les archives des Jésuites, "la plus grande partie des registres relatifs à la Chine a été perdue"; des publications comme celle du P. Vâth sur Schall feraient penser tout le contraire.

2) M. Ch. le dit (p. 73) sur la foi de la liste reproduite à la fin de Montézon et Estève, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, Paris, 1858, in-8, p. 391; ce doit être aussi la source de Pfister², 270. On peut cependant se demander si cette liste, où on va voir bientôt qu'il y a d'autres erreurs, est correcte dans le cas présent, et si Boym a été au Tonkin avant 1647 ou 1648.

3) M. Ch. (p. 73) s'appuie sur les *Batalhas* de Cardim qui mentionne Boym à Ting-ngan pour des événements qui se placent entre 1646 et 1650. Pfister², pp. 329—330, dit qu'en 1646, Jean Lobelli (ou Lubelli), se rendant de Macao à Hai-nan en même temps que deux autres missionnaires, et en compagnie de quatre Pères qui, eux, allaient au Tonkin, fit naufrage et survécut seul; et il renvoie correctement à de Montézon,

probablement, Boym reçoit l'ordre de se retirer au Tonkin, d'où il s'embarque pour Macao en 1649. En janvier 1650, les missionnaires purent rentrer à Hainan ¹⁾; il me paraît douteux que Boym ait été de ce second voyage, car c'est précisément vers ce temps que son rôle commence à la cour de Yong-li.

Malgré la prise de Pékin par les Mandchous en 1644, des prétendants Ming continuèrent la lutte dans le Sud assez longtemps. Le dernier d'entre eux, et le seul qui ait eu à certains moments des chances de succès, est le prince de 桂 Kouei, 朱由榔 Tchou

53—54, et à Cardim, *Batalhas*, 99. Il ajoute: "En 1647, le P. Lubelli réussit enfin à se rendre à Hai-nan avec les PP. Boym et Jean Nunes, portugais. (Dunyn-Szpot, ad ann. 1647. — de Montézon, loc. cit.). Mais l'invasion de l'île par les Tartares ne leur permit pas d'y demeurer longtemps; le P. Benoît de Mattos les fit partir pour le Tonkin, d'où ils revinrent à Macao, et le projet de retourner à Hai-nan ne fut repris qu'en 1655." En note, Pfister ajoute: "Le P. Boym était de retour à Macao en 1650 (de Montézon, loc. cit.)." Je n'ai pas accès à l'histoire mss. de Dunyn-Szpot, mais admetts que Pfister la cite correctement. Par contre, Montézon, qui raconte le naufrage de Lobelli en 1646, ne dit rien de son voyage subséquent de 1647, où il était accompagné de Boym, et il ne dit rien non plus d'un retour de Boym à Macao en 1650. Mais, dans sa "Liste des missionnaires de la C^{ie} de Jésus qui ont travaillé dans la mission du Tonkin", qui est une compilation assez fautive de Montézon lui-même, on voit figurer le P. Lobelli, avec cette seule indication qu'il entra dans la mission du Tonkin en 1646, et le P. Boym, qui y serait entré en 1645 et l'aurait quittée en 1659. La date de 1646 pour l'"entrée" de Lobelli au Tonkin ne semble pas admissible, puisqu'il ne se rendit dans ce pays que quand il dut quitter Hainan en 1647 ou 1648. Mais le cas est bien probablement le même pour Boym, et je tiens la date de 1645 pour très suspecte. Reste la date de 1659 pour le "départ" de Boym. Malgré l'explication que donne de cette date M. Ch. (p. 73), il me paraît très possible que Montézon, en dressant ses colonnes, ait mis sous "départ" la date de 1659 qui devait figurer en réalité dans la colonne suivante, celle de la "mort"; car Boym est bien mort en 1659. Enfin je suppose que c'est cette date de "départ" de 1659 que Pfister aura lue par inadvertance "1650", d'où il a conclu que Boym était revenu cette année-là du Tonkin à Macao.

1) Bien que M. Ch., qui n'a connu Pfister qu'après coup, n'entre pas ici dans des détails, il semble bien que les Archives de la Propagande lui aient fourni sur ce retour des missionnaires à Hainan en janvier 1650 une indication précise; Pfister se tromperait donc quand il dit que l'apostolat de Hainan ne fut repris qu'en 1655. Il ne faut pas oublier que Hainan dépendait de la province du Japon, dont Pfister était moins bien informé que de la vice-province de Chine.

Yeou-lang, né en 1611¹⁾, et qui, proclamé régent le 20 novembre 1646 à 肇慶 Tchao-k'ing (au Kouangtong), y monta sur le trône le 24 décembre 1646 et prit le nom de règne de 永歷 Yong-li. Mais les Mandchous s'emparèrent de Canton dès le 20 janvier 1647, et Yong-li dut se retirer au Kouangsi, d'abord à 梧州 Wou-tcheou, puis à 桂林 Kouei-lin. Il avait autour de lui plusieurs chrétiens de vieille date, tels l'eunuque Achillée 龐天壽 P'ang T'ien-cheou²⁾, baptisé à Pékin par Longobardi avant 1630, et les

1) D'après le 西南紀事 *Si-nan ki-che*, invoqué par M. Jäger, Tchou Yeou-lang avait 36 ans à la chinoise (= 35 ans pour nous) lors de son avènement. Par contre, la *Suma del Estado...*, imprimée en 1650, lui prête au même moment 26 ans (Ch., p. 67); il faut qu'il y ait dans l'un des deux cas une erreur qui pourrait être à l'origine une faute d'impression (三十六 au lieu de 二十六, ou bien "26" au lieu de "36"). Les autres moyens d'en décider sont insuffisants. Le père de Tchou Yeou-lang était le frère cadet de l'empereur T'ai-tch'ang, et celui-ci était né en 1582; même né quelques années après 1582, Tchou Yeou-lang pouvait avoir un fils en 1611. D'autre part, la *Suma del Estado* dit qu'à l'avènement de Yong-li, sa mère avait 47 ans (46 pour nous); une femme née en 1600 ne pourrait avoir un fils en 1611, mais la *Suma* vise ici l'"impératrice mère", non la vraie mère de Yong-li, laquelle pouvait être plus âgée. Enfin la *Suma* est pleine de leçons fautives, écrit "Tulie" pour Yong-li, met son avènement en "1644", etc.; la source chinoise a plus d'autorité, et c'est pourquoi j'ai adopté 1611 comme date de naissance de Yong-li.

2) Faussement écrit 潘 P'an dans Pfister¹, le nom est correct dans Pfister², p. 264 (mais "P'an" a subsisté parfois par inadvertance). Comme l'a fait remarquer M. Jäger, le *Ming che* ignore P'ang T'ien-cheou, sauf pour son rôle auprès de Yong-li (*Ming che*, 120, 5b). Mais j'ai rencontré ailleurs une mention de lui bien antérieure. Il y a à la Bibliothèque Nationale (Courant, *Cat.*, n° 7268) une édition d'un ouvrage d'Aleni parue au 景教堂 King-kiao-t'ang de Pékin, et dont la préface est due à P'ang T'ien-cheou

亞基樓 Ya-ki-leou (= Achillée; le "Ya-ki-mou" de Courant ne peut être qu'une faute d'impression). L'édition n'est pas datée, mais c'est entre 1625 et 1650 environ que, sous l'influence de l'inscription de Singanfou, les églises chrétiennes ont été souvent appelées King-kiao-t'ang; et il est bien certain par ailleurs que P'ang T'ien-cheou a écrit cette préface avant que l'arrivée des Mandchous ne lui eût fait quitter Pékin, c'est-à-dire avant 1644. Pour la date du baptême de P'ang T'ien-cheou, et pour la substitution de Longobardi à Schall qui a été indiqué d'ordinaire, cf. Chabrié, 64, 101, 105; le baptême par Longobardi est confirmé dans les *Annuae litterae Soc. Jesu anni M.DC.L* (Dillingen, 1658), que M. Ch. n'a pas connues, mais qui sont invoquées dans l'article de Kleiser (cf. aussi Jäger, 199, n. a). P'ang T'ien-cheou est mort à Yunnanfou en juin 1657 (Jäger, p. 199). Il semble bien qu'il soit venu pour la 1^{re} fois auprès de

généraux Thomas 瞿式耜 K'iu Che-sseu (d'une famille très connue de Tch'ang-chou au Kiangsou) et Luc 焦璉 Tsiao Lien. Les Mandchous vinrent bientôt attaquer Kouei-lin, dont le siège se prolongea du 20 mars au 1^{er} juillet 1647; les assaillants lassés se retirèrent. D'autres attaques furent vaines au printemps de 1648. A ce moment, les gouverneurs du Kouangtong et du Kiangsi, abandonnant les Mandchous, se rallièrent à la cause de Yong-li, dont l'autorité s'étendit sur sept provinces. Succès éphémère. Dès le 25 novembre 1650, les Mandchous reprenaient Canton, et ils entraient trois jours plus tard à Kouei-lin; K'iu Che-sseu fut mis à mort. Alors commencèrent les retraites successives qui menèrent Yong-li jusqu'en Birmanie; les Birmans le livrèrent aux Chinois, qui le mirent à mort à Yunnanfou le 11 juin 1662.

Dès la fin de 1582, Ruggieri et Pasio avaient commencé leur apostolat à Tchao-k'ing, où résidait le vice-roi; ils durent s'en aller peu après, mais, en septembre 1583, Ruggieri revenait, accompagné cette fois de Matteo Ricci, et cette seconde tentative fut durable; pour la première fois dans les temps modernes, une mission était créée sur le sol chinois proprement dit¹⁾. Je ne rechercherai pas ici ce qu'il advint de cette mission pendant les 60 ans qui suivirent; quand nous arrivons au temps de Yong-li et de son entourage en partie chrétien, nous ne trouvons là qu'un seul missionnaire, Andreas Xavier Koffler.

Andreas Wolfgang Koffler naquit en 1603 à Krems en Basse-Autriche²⁾, d'une famille luthérienne. Sa mère, devenue veuve,

Yong-li en qualité d'envoyé de 隆武 Long-wou en 1646 (cf. Ch., 76—77). M. Ch. (p. 93) reproduit une information de Backhouse et Bland, *Annals and Memoirs*, 223, selon laquelle P'ang T'ien-cheou aurait eu 62 ans en 1650; c'est un des nombreux propos sans fondement de ces *Annales* où Kircher devient "Kirchner" et où Boym est transformé en "Father Dominic".

1) M. Jäger se trompe (p. 127) en faisant arriver Ricci à Tchao-k'ing dès 1582.

2) Les deux éditions de Pfister, notice 92, disent "1613" et "Kaems"; c'est un double *lapsus*.

alla se fixer avec plusieurs de ses enfants à Ratisbonne, où elle se sentait plus libre pour sa foi. Le jeune Andreas Wolfgang, demeuré à Vienne, s'y convertit au catholicisme¹). Entré dans la Compagnie en 1627, il partit pour l'Extrême-Orient, destiné peut-être déjà à la Chine, en 1639 ou 1640²). Il était à Surate en novembre 1641, à Goa en janvier 1642³). A la fin de 1642, Koffler séjournait depuis assez longtemps à Batavia, retenu d'abord par les vents contraires, puis par l'ordre de ses supérieurs⁴). Il est

1) Tels sont les renseignements très précis fournis au compilateur du *Weltbott* (I, n° 13) par une lettre de Krems du 6 août 1723; je crains que les informations différentes données par Pfister², p. 265, ne résultent d'une mauvaise interprétation du même texte. Je ne sais ce qu'est la *Relatione della China* de M. Ch., p. 62.

2) Pfister², p. 266, dit que Koffler "s'embarqua à Lisbonne, en 1640, pour la Chine", et peut-être a-t-il raison. Mais, dans la *Copia di una carta* de 1650 (cf. Cordier, *Bibl. Sin.*², 3566; je me sers de l'édition de Madrid, Diego Diaz, 1650), le P. Fr. Piccolomini dit que le P. Koffler est parti pour les Indes il y a onze ans, ce qui paraîtrait supposer 1639. Il serait facile de s'en assurer si les lettres que j'indique à la note suivante étaient publiées.

3) Pfister², p. 269, dit qu'il y a deux lettres mss. de Koffler dans la Bibliothèque Apponyi, la première écrite de Surate, 19 nov. 1641; la seconde, de Goa, 27 janv. 1642. Toutefois, Sommervogel, IV, 1156—1157, reproduit une note du P. Stöger d'après laquelle il y aurait à la Bibliothèque Apponyi trois lettres mss. de Koffler, l'une du 27 janv. 1640, la seconde du 19 nov. 1641, la troisième du 3 déc. 1642. Cette 3^e lettre se confond avec celle publiée dans le *Weltbott*, n° 10. Le P. Streit n'a rien dit des deux autres. Si la date du 27 janv. 1640 était exacte (au lieu du 27 janv. 1642 de Pfister), il est clair que la vraie date du départ de Lisbonne serait 1639, et non 1640.

4) C'est ce qu'il dit dans sa lettre de Batavia, 3 décembre 1642, où il donne aussi des détails sur le martyr au Japon d'Antonio Rubino et de ses compagnons. C'est évidemment là que Koffler écrivit sa *Relation extraite du papier journal du Sr. Jean Eldsdracht, Président du commerce en la ville de Nangazaqui au Japon... l'an M.DC.XLII... l'illustre Confession de foy du R. P. Antoine Rubino... Traduite fidèlement du Flamend en Latin par le P. André Xavier...* De cette version "latine" du hollandais, on ne connaît qu'une retraduction française (cf. Streit, V, p. 556). Ce doit être aussi au Journal de Eldsdracht, en même temps qu'aux informations orales des Hollandais qui apportaient ce Journal, que Koffler a emprunté les renseignements parallèles de sa lettre du 3 décembre 1642. Les missionnaires dont Koffler, sur la foi du Journal de Eldsdracht, raconte le martyr sont Antonio Rubino et ses compagnons. M. Ch., qui nomme incidemment Rubino à côté de Diego Morales (p. 172), dit que Rubino mourut martyr au Japon en 1643; Pfister², p. 248, fait mourir Rubino le 22 mars 1643, et ses compagnons le 23 et les jours suivants; parmi ces compagnons, Pfister cite Diego Morales. Les dates

vraisemblable qu'il soit arrivé à Macao en 1643, mais il dut y rester au moins deux ans, car, dans une lettre écrite de Canton le 28 novembre 1648 et que M. Ch. est le premier à signaler (p. 64), Koffler dit "ego Sinas ingressus ante triennium"; c'est donc en 1645 que, de Macao, il aurait pénétré sur le sol chinois proprement dit ¹). On le connaissait en Chine sous le nom d'Andreas Xavier ²).

Mais les renseignements concernant la suite de la vie de Koffler sont assez contradictoires. Pfister² dit (p. 266) que Koffler, "dès son arrivée, s'attacha à la fortune des derniers descendants de la dynastie Ming. Il accompagna Nicolas Ferreira, chef de 300 soldats mis à la disposition du prince (= *Yong-li*) par la ville de Macao." De même, M. Ch., après avoir fixé à 1645 l'entrée de Koffler sur le territoire chinois, ajoute: "C'est en qualité d'aumônier des troupes portugaises qu'il y pénétra et il fut ensuite retenu à la Cour de Yong-li." D'après M. Ch. (pp. 61 et 76), qui suit le P. de la Servière, l'envoi de Nicolo Ferreira et des 300 Portugais aurait été négocié par le P. Sambiasi.

Le P. Sambiasi avait été vraiment envoyé à Macao par le prétendant Long-wou, et peut-être en compagnie de l'eunuque P'ang T'ien-cheou, lequel vit aussi celui qui allait bientôt être

des 22 et 23 mars 1643 et jours suivants sont généralement admises, et on s'appuie surtout sur l'ouvrage du P. A. de Rhodes (cf. Streit, V, n^o 1573); le récit de Koffler, à la fin de 1642, ne porte que sur les premières épreuves de ces confesseurs de la foi. Je note que, parmi les missionnaires, Koffler ne nomme pas Diego Morales; son silence sera peut-être à retenir quand on voudra tirer au clair le rôle de ce père dont le nom a été souvent jeté dans la querelle sur les rites.

1) Sommervogel, suivi par Pfister, mentionne bien une lettre de Koffler en date du 27 nov. 1644, mais sans dire d'où elle fut écrite; Streit ne signale pas cette lettre inédite.

2) D'après *Der neue Weltbott*, I, n^o 13, p. 45, le changement de nom d'Andreas-Wolfgang serait dû aux Portugais, et par suite postérieur à son départ pour l'Extrême-Orient. Pfister², 265, semble au contraire y voir un acte de Koffler lui-même, accompli avant même son entrée dans la Compagnie de Jésus en 1627. Je ne sais si ce que dit M. Ch. sur ce sujet (p. 62) est une déduction ou est emprunté à une source écrite.

proclamé empereur et prendre le nom de règne de Yong-li; ceci se passait à la fin de l'été de 1646. Le P. Sambiasi, après la mort de Long-wou, resta à Canton où il bâtit une église; il se trouvait à Canton lors de la prise de la ville par les Mandchous le 20 janvier 1647 (cf. Pfister², pp. 141—142)¹). D'autre part, il est certain que le contingent portugais de Nicolao Ferreira se trouvait avec les gens de Yong-li à Kouei-lin du Kouangsi lors du siège de cette ville par les Mandchous du 20 mars au 1^{er} juillet 1647, et c'est même très probablement l'artillerie portugaise qui finit par décourager les assaillants (cf. en dernier lieu Jäger, p. 197). Il est clair que ce contingent portugais de Macao n'a pas dû se rendre auprès de Yong-li après la chute de Canton, et on peut admettre que c'est sur la fin de 1646, en novembre ou en décembre, que les Portugais avaient rejoint la cour du prétendant Ming, peut-être en effet après des négociations du P. Sambiasi.

Mais il me paraît moins sûr que le P. Koffler n'ait quitté Macao qu'avec le contingent portugais, car alors il serait entré "en Chine" à la fin de 1646, et non en 1645, comme lui-même le dit expressément. Le récit même de M. Ch. (pp. 76—77) implique d'ailleurs que Koffler se soit trouvé avec Luc Tsiao Lien dans l'entourage de Yong-li quand P'ang T'ien-cheou vint trouver ce dernier au nom de Long-wou, c'est-à-dire dès août—septembre 1646, avant le moment où nous sommes amenés à placer le départ de Macao du contingent de Nicolao Ferreira.

Un dernier texte me paraît trancher la question. Alexandre de Rhodes (*Tunchinensis Historiae libri duo*, Lyon, 1652, in-4, 191—193) donne les renseignements suivants²): Le P. André-Xavier (= Koffler),

1) Je reproduis ici sur Sambiasi les renseignements traditionnels, mais tout n'en est pas facilement conciliable avec la *Suma del Estado* (sur cet ouvrage, cf. *infra*).

2) Il faut consulter le texte original du P. de Rhodes; la prétendue traduction de Montézon n'est qu'une paraphrase, et incomplète.

Allemand du Collège de Macao, envoyé en Chine en 1644, y a accompli une œuvre très féconde, aidée par l'accueil que lui valaient ses connaissances mathématiques. En particulier, il avait toute la faveur d'un chrétien appelé Luc, gouverneur (*prorex*) d'une province contiguë au Tonkin. Comme un envoyé du roi du Tonkin à la Cour de Chine revenait alors de Pékin, le P. André-Xavier profita de son passage pour le faire recevoir magnifiquement par le dit gouverneur; car le P. André-Xavier n'oubliait pas la mission du Tonkin, à laquelle il avait été destiné quelque temps ¹⁾. André-Xavier obtint en outre que son ami le gouverneur chrétien écrivît au roi du Tonkin une lettre pour lui faire l'éloge du christianisme, et la fit porter à destination par des hommes de confiance qu'il fit partir avec l'envoyé tonkinois. Le résultat de cette lettre fut tel qu'en six mois 12000 Tonkinois se firent baptiser. Devant un tel succès, il fut décidé d'ouvrir de nouvelles missions au Tonkin, et le Visiteur Manuel de Azevedo choisit au séminaire de Macao cinq Pères, qui se mirent en route pour le Tonkin à la fin de 1646.

Le P. de Rhodes, témoin oculaire des choses du Tonkin, peut se tromper d'un an sur l'entrée de Koffler en Chine, et le dire de Koffler lui-même peut faire pencher en faveur de 1645 plutôt que de 1644; mais il est bien évident qu'il faut presque une année pour le passage de l'envoyé annamite par la province chinoise limitrophe du Tonkin, les 12000 conversions qui prennent six mois, les rapports à Macao et la désignation des nouveaux missionnaires. L'entrée de Koffler en Chine est donc au plus tard de 1645, et le contingent de Nicolao Ferreira est alors hors de question. La route normale de retour de l'ambassade annamite est par le Kouangsi;

1) "...ad quam etiam destinatus aliquando fuerat"; ceci n'implique pas que Koffler ait jamais rejoint cette mission; il lui avait été "destiné" quelque temps de Macao, voilà tout.

c'est donc là, à Wou-tcheou ou à Kouei-lin, que le P. Koffler se trouvait dès 1645. Le "gouverneur" chrétien Luc devrait être Luc Tsiao Lien, mais je ne crois pas que Tsiao Lien ait été gouverneur du Kouangsi; Koffler connaissait bien Tsiaë Lien (cf. Ch., p. 77), mais c'est le chrétien Thomas K'iu Che-sseu qui était gouverneur du Kouangsi dès l'été de 1645 (cf. Jäger, 203), et peut-être Alexandre de Rhodes a-t-il fait une confusion sur ce point¹). Quoi qu'il en soit, c'est à Wou-tcheou ou à Kouei-lin, auprès des chrétiens K'iu Che-sseu et Tsiao Lien, que Koffler alla créer une mission en 1645, et c'est de là qu'il revint peut-être pour peu de temps à Tchao-k'ing lorsque Yong-li y fut proclamé à la fin de 1646, avec l'appui des deux généraux chrétiens. Dès le mois de janvier, Yong-li se retirait à Kouei-lin; il est possible que Koffler, en rentrant dans sa chrétienté du Kouangsi, ait servi quelque temps d'aumônier au contingent de Nicolas Ferreira qui accompagnait Yong-li. Mais il était si peu attaché régulièrement à ce contingent que, pendant le siège de Kouei-lin (20 mars—1^{er} juillet 1647), il fut envoyé dans le Nord avec P'ang T'ien-cheou pour lever de nouvelles troupes.

C'est à l'action de Koffler, aidée par celle de P'ang T'ien-cheou, de K'iu Che-sseu et de Tsiao Lien, que sont dus les baptêmes d'une partie de la famille de Yong-li.

Nous sommes renseignés à ce sujet par une série de textes qui sont soit des lettres de Koffler ou des documents dérivant de ses lettres, soit des documents émanant de Boym, soit enfin les

1) Je ne sais à quelle date le P. Koffler prit son nom chinois, et c'est peut-être par hasard si, en transcrivant la première syllabe de son nom européen, il se trouve adopter le nom de famille même de K'iu Che-sseu. Ce nom chinois de Koffler est traditionnellement donné comme 瞿安德 K'iu Ngan-tō (= André Ko[ffler], *tseu* 體泰 T'i-t'ai (Pfister², p. 265); mais, dans sa lettre au Pape du 4 novembre 1650, l'impératrice mère Hélène l'appelle 瞿紗微 K'iu Cha-wei (= Xavier Ko[ffler]).

lettres de l'impératrice Hélène et de l'eunuque Achille P'ang T'ien-cheou et que Boym emporta à Rome. M. Ch. en a connu une bonne partie, mais plusieurs points importants restent à préciser. Je parlerai d'abord des documents remontant à Koffler, directement ou indirectement. Ce sont, à ma connaissance :

1^o *Svma del Estado del Imperio de la China...*, Mexico, Iuan Ruyz, 1650, in-4, 12 ff. Pour le titre complet, cf. Streit, V, n^o 2210. Streit ne localise aucun exemplaire de cette édition rarissime; M. Ch. en a trouvé un dans Arch. de la Propagande, Lettere antiche, vol. 193. L'histoire de ce texte est assez claire. Des lettres de la vice-province de Chine, ainsi que d'autres de Macao, avaient été transmises aux Jésuites des Philippines; mais celles qui firent le plus sensation furent la copie d'une lettre de Koffler, racontant les rapports de Long-wou avec Sambiasi, l'avènement et les débuts de Yong-li et le baptême des princesses Ming, ainsi qu'une lettre de Semedo, écrite de Macao et venue par voie de Macassar, qui faisait connaître l'ambassade de mandarins chrétiens envoyée peu après à Macao par Yong-li. En particulier la longue lettre de Koffler est traduite, en principe, littéralement; la date exacte des lettres n'est pas indiquée; il est dit toutefois que celle de Koffler est de 1648. Ce sont évidemment les nouvelles surprenantes apportées des Philippines à Mexico par ces deux lettres qui ont motivé la publication. Ce qui précède, et qui concerne l'entrée et le triomphe des Mandchous dans le Nord de la Chine, n'est qu'un préambule explicatif. Les indications données par M. Ch. sur des lettres envoyées de Macassar en Europe (p. 82) ne sont pas exactes.

2^o *Svma del Estado del Imperio de la China...*, Madrid, Pablo de Val, 1651, in-fol., 2 ffch. Cf. Streit, V, n^o 2219. Presque aussi rare que l'éd. de Mexico de 1650. Streit signale un exemplaire à la bibl. Santa-Cruz de Valladolid; j'en possède un autre. Les 2 ff. in-fol.,

très serrés, reproduisent tout le texte de l'éd. de Mexico. C'est de cette éd. de 1651 que je me sers.

3^o *Cort Begrip Vanden Staet van het groot Rijk van China Ende van het Christendom aldaer Van het Jaer 1637. tot 1649. Overgheset uyt het Spaensch ghedruckt tot Mexico, t'Antwerpen by Guilliam Verdussen, 1651, in-8, 71 pages.* Les descriptions de Cordier, *Bibl. Sin.*², 1078—1079, et de Streit, V, n^o 2218, sont copiées de celle de Sommervogel, IV, 1156; et Sommervogel n'a pas reconnu quel était l'ouvrage espagnol original imprimé à Mexico (cf. sa remarque citée par Cordier, *Bibl. Sin.*², 1079). Streit a bien vu qu'il s'agissait d'une traduction hollandaise de la *Summa del Estado*, mais il y a certainement plus, encore que Streit ne l'ait pas remarqué. Les pp. 1—25 doivent correspondre à la *Summa del Estado* jusqu'au commencement de la lettre de Koffler. Les pp. 25—48 (= Streit, V, n^o 2197) sont évidemment la lettre même de Koffler, écrite en 1648, et que donne la *Summa del Estado*. Les pp. 48—62 sont à peu près sûrement la traduction de la lettre de Semedo. Mais l'original espagnol de Mexico s'arrête là, et le *Cort Begrip* a encore une lettre de Koffler au P. Florentius de Montmorency, écrite de Canton le 25 nov. 1648 (pp. 62—67), et une lettre du même Koffler au P. Joannes Schega, écrite de Canton le 28 décembre 1648 (pp. 67—71). Ce sont là des documents qu'on ne trouve dans aucune des deux éditions de la *Summa del Estado*; il doit s'agir de lettres envoyées par Koffler directement en Europe, et ajoutées par les traducteurs hollandais à leur version de la *Summa del Estado*. C'est de même que Koffler écrivait directement de Canton, le 28 nov. 1648, au Général de la Compagnie, Caraffa (Ch., p. 64). Malheureusement Streit ne localise aucun exemplaire du *Cort Begrip*, et je n'en connais pas non plus. A défaut de ces lettres mêmes de Koffler, leurs suscriptions nous prouvent qu'il a passé à Canton au moins une fois du 25 au 28 novembre 1648

et une autre le 28 décembre 1648; la proximité de Tchao-k'ing, où résidait alors Yong-li, facilitait ces déplacements.

4^o *Relação da conversão a nossa Sancta Fè da Rainha, & Principe da China... que se baptizarão o anno de 1648*, Lisbonne, Craesbeeck, 22 oct. 1650, in-4, 16 pages. Cf. Cordier, *Bibl. Sin.*², 818; Streit, V, 2209 (où "octobre" est une faute d'impression pour "outubro"). M. Ch. n'a pas connu cette brochure, dont il y a cependant un exemplaire à Paris, Bibl. Nat. O²n 352. Cordier en signalait deux autres exemplaires; je puis en signaler encore deux, l'un dans la Morrison Library du baron Iwasaki (*Cat.*, II, 474), l'autre chez moi. A la suite de Figanieri, on attribue l'ouvrage au P. Matias de Maya, qui se trouvait bien alors à Macao. Que cette attribution soit ou non fondée, l'auteur a connu la lettre de Koffler écrite au milieu de 1648, mais il est aussi au fait d'événements plus tardifs qui se sont passés à Macao fin octobre 1648.

5^o *Copia de vna Carta, escrita por el R. P. Francisco Piccolomini... sobre los... progressos de la Religion Christiana en los Reynos de la China*, Madrid, Diego Diaz, 1650, in-4, 2 ffch. Cf. Streit, V, n^o 2208; Maggs, *Cat.* 413 [1921], n^o 772, £ 10.10. J'ai un autre exemplaire de cette édition. La lettre a été envoyée par le Général de la Compagnie, Piccolomini, au Provincial d'Aragon; Piccolomini s'appuyait indirectement sur les documents du P. Koffler.

6^o Une autre édition de la *Copia de vna Carta* parut la même année, dans le même format, à Séville, chez Juan Gomez de Blaz. Le P. Streit ne l'indique pas. Un exemplaire en est porté dans Maggs, *Cat.* 413 [1921], n^o 771, £ 10.10.

7^o La *Copia de vna Carta* reparut l'an suivant à Séville, dans le même format, aussi chez Juan Gomez de Blaz. Cf. Streit V, n^o 2217; Maggs, *Cat.* 413 [1921], n^o 776, £ 6.6.

8^o Je ne sais quelle est l'origine du document conservé aux Archives Générales du Royaume de Bruxelles (Arch. jésuit., Prov.

Flandre-Belgique, cahier des pièces 812—915, ff. 145—146) qu'a signalé il y a quelques années le P. Bosmans, et qui raconte la conversion des princesses Ming par le P. Koffler.

Voilà pour les documents remontant, directement ou indirectement, au P. Koffler; ils permettent de décider sur certains points. Pfister², p. 267, dit que les princesses Ming furent baptisées en "avril 1647", et il semble bien que M. Ch. pense de même (pp. 77—80). Or non seulement le titre même de la *Relação da conversão* donne pour le baptême des princesses la date de 1648, mais c'est aussi celle de mars-avril 1648 qui est imposée par l'ordre et les termes de la lettre du P. Koffler traduite dans la *Suma del Estado*¹). Nous pouvons préciser maintenant un peu la date de cette lettre de Koffler. Koffler parle de la mort presque immédiate, au début de mai 1648, d'une fille que Yong-li avait eue d'une concubine, puis il passe au fils que Yong-li eut très peu après de sa femme légitime; ce fils est en effet né le 22 mai 1648 (cf. Jäger, 199). Comme on attendit trois mois avant que Yong-li autorisât le baptême de l'enfant, et que la lettre de Koffler s'achève sur le récit de ce baptême, la lettre doit être de la fin d'août 1648. On sait que l'"impératrice mère" (qui n'était pas la vraie mère de Yong-li) fut baptisée sous le nom d'Hélène, et que l'enfant fils de Yong-li reçut le nom de Constantin. Yong-li lui-même ne fut jamais chrétien, et Boym a joué sur les mots en le représentant comme un catéchumène dans sa *Briefve relation* de 1654.

Ainsi, à la fin d'août 1648, il y avait comme chrétiens marquants dans l'entourage de Yong-li, outre P'ang T'ien-cheou, K'iu Che-sseu et Tsiao Lien :

1) L'erreur est peut-être née de la phrase où l'impératrice Hélène, écrivant au Pape en 1650, dit que la conversion a eu lieu il y a trois ans. Mais c'est qu'en chinois on compte ou on ne compte pas, dans un comput, le terme initial et le terme final; "il y a trois ans" signifie le plus souvent pour nous "il y a deux ans".

1^o La femme légitime du père de Yong-li, de famille 王 Wang, qui fut baptisée sous le nom d'Hélène.

2^o La vraie mère de Yong-li, de famille 馬 Ma, baptisée sous le nom de Maria.

3^o La femme légitime de Yong-li, de famille 王 Wang, baptisée sous le nom d'Anne.

Yong-li avait entre temps ramené sa Cour à Tchao-k'ing; c'est de là qu'il envoya à Macao une ambassade de deux mandarins (*Relação da conversão*) ou de trois (relation de Boym), qui débarquèrent à Macao le 17 octobre 1648, et offrirent solennellement leurs présents aux Jésuites au cours d'une messe célébrée par le Père visiteur le jour des Onze mille vierges (21 octobre). Macao répondit par d'autres dons et quelques armes. Passé la Noël, Koffler arrivait en personne demander à Macao du secours militaire pour Yong-li ¹⁾.

Car, malgré un retour de fortune éphémère, Yong-li sentait bien que la menace mandchoue allait l'étreindre à nouveau; on lui cherchait des appuis; tel est assurément le but de la mission dont Boym fut chargé en Europe, et qui fit alors quelque bruit.

Koffler avait été jusque-là le seul missionnaire à vivre dans l'entourage de Yong-li ²⁾. Au début de 1649, le P. Sambiasi était

1) On a vu, d'après les suscriptions de trois lettres, que Koffler s'est trouvé à Canton au moins les 25 et 28 novembre et 28 décembre 1648. Il s'était donc éloigné une première fois de la Cour de Tchao-k'ing sans venir directement à Macao, où, d'après la *Relação da conversão*, il arriva passé Noël. D'après le même ouvrage, les Portugais de Macao envoyèrent alors à Yong-li 300 hommes avec deux capitaines expérimentés, et deux canons avec leurs accessoires; vu la date de la venue de Koffler, ce secours ne put vraisemblablement pas partir avant le début de 1649.

2) Il ne semble pas y avoir grand fond à faire sur l'histoire qui fut racontée au P. Smogulecki à Hainan en 1655 (?) par un ancien mandarin de l'entourage de Yong-li, lequel mandarin avait été baptisé par Koffler. D'après ce mandarin, il y aurait eu à la Cour de Constantin, fils de Yong-li, un Jésuite, Michel Barbosa, qui avait fait naufrage deux ans plus tôt dans le golfe de Hainan et avait été sauvé par de petites barques avec d'autres Portugais; tous seraient restés au service de Constantin (cf. Pfister², p. 264).

mort à Canton; Semedo, venu peu après à Canton, poussa jusqu'à Tchao-k'ing, qu'il quitta le 27 ou le 28 mars, et rentra à Macao vers le 1^{er} avril. C'est dans les mois suivants, en 1649 sûrement et non en 1650 (cf. Ch., p. 70), que Semedo désigna Boym pour assister Koffler à la Cour de Yong-li. Quand le projet prévalut d'envoyer une ambassade à Rome, Boym fut désigné pour la remplir.

Si on examine les conditions dans lesquelles cette ambassade fut décidée, il ne paraît guère douteux que l'idée en soit née chez les Jésuites plutôt que dans l'entourage chinois de Yong-li. Par le baptême des princesses et celui du prince héritier, les Jésuites pouvaient concevoir un avenir magnifique pour le catholicisme en Chine, si du moins la cause des Ming triomphait. Or, en 1648 et 1649, malgré les risques de la nouvelle avance des Mandchous, un retour de fortune en faveur de Yong-li avait paru rendre le succès du prétendant possible et même vraisemblable. Pour chimérique qu'il nous puisse paraître, un appui de l'Europe chrétienne en faveur d'une Cour qui l'était en partie fut envisagé et même espéré. Je ne suis pas sûr que, du côté chinois, on y soit allé de bon cœur, ni qu'on se soit fait de grandes illusions. Yong-li lui-même n'intervient nulle part, non plus que son principal général K'iu Che-sseu, chrétien cependant¹⁾. Les lettres ne sont envoyées que par l'"impératrice douairière" Hélène et l'eunuque P'ang T'ien-cheou, "grand chancelier". De ces lettres, il y a quatre: 1^o Lettres de

Mais, en 1655, le prince Constantin avait 7 ans, et suivait son père Yong-li, toujours vivant, dans son existence traquée. Le mandarin était mal informé, ou a été mal compris. Il y a eu pas mal de naufrages de missionnaires dans le golfe de Hainan. Peut-être, sous le nom de Michel Barbosa, se cache-t-il quelque écho de la présence de Michel Boym à la Cour de Yong-li.

1) Thomas K'iu Che-sseu avait été certainement baptisé, et il semble bien, à lire les récits européens, qu'il ait été un chrétien pratiquant. Il n'en reste pas moins surprenant, comme l'a fait remarquer M. Jäger, que ses œuvres littéraires, y compris les poèmes qu'il écrivit à la veille de son exécution, ne respirent qu'une inspiration confucéenne.

l'impératrice Hélène au Pape, 4 nov. 1650, et au Général des Jésuites, 4 nov. 1650; 2^o Lettres de P'ang T'ien-cheou au Pape, 1^{er} nov. 1650, et au Général des Jésuites, 1^{er} nov. 1650¹). Les originaux des deux lettres au Pape sont conservés au Vatican; les deux lettres au Général des Jésuites ne sont connues actuellement que par une version latine insérée dans l'ouvrage de Marini²). Un mss. de Martini donne également des détails sur la façon dont la lettre de P'ang au Pape était enveloppée (Ch., p. 100). Enfin M. Ch. (p. 105) a trouvé à la Propagande des indications sur le texte de la plaque d'argent que P'ang avait chargé Boym de déposer sur la tombe de Saint Ignace; c'est de ce texte qu'il s'agit également dans un passage des *Annuae Litterae* de 1650 que M. Ch. n'a pas connu (cf. *supra*, p. 98).

Le principe de la mission une fois décidé, on chargea le P. Boym de la remplir. P'ang lui adjoignit (Ch., pp. 107, 224) un Chinois chrétien de 19 ans, de bonne famille, André "Hien", ou "Sin", ou

1) Ces dates sont sûres. M. Ch. a été à bon droit embarrassé par les fausses dates que donnent les traductions de Parker en 1912 et du *Bull. cathol. de Pékin* en 1915.

2) On dit généralement aujourd'hui que les lettres chinoises originales adressées au Pape n'ont été retrouvées au Vatican qu'en 1911 par M. "Tsang Kióh-tseng", Directeur de la Commercial Press, selon Pfister², p. 270, ou 張居正 Tchang Kiu-tcheng, "diplomate chinois", selon M. Jäger (p. 200). Je crois, sans oser l'affirmer, qu'il s'agit de M. 張元濟 Tchang Yuan-tsi, *tseu* 菊生 Kiu-cheng, qui était effectivement Directeur de la Commercial Press. M. Ch. (pp. 94—95) conclut de la "découverte" de 1911 que le document chinois original vu antérieurement par Créteineau-Joly devait être la lettre d'Hélène au Général des Jésuites, aujourd'hui disparue. Mais je doute que l'existence des lettres d'Hélène et de P'ang conservées au Vatican ait toujours été perdue de vue jusqu'en 1911; M. Tchang a attiré l'attention sur elles, voilà tout. Dès 1868—1875, Pfister¹, 345, donnait littéralement le texte que reproduit Pfister², 267: "Outre le témoignage de tous les contemporains, les pièces originales envoyées par l'impératrice et par le grand chancelier Pan (Pfister²: P'ang) au Souverain Pontife et au P. Général des Jésuites, existent encore." Ceci ne s'explique pas si Pfister n'a eu en vue que les traductions en langues européennes, qu'on pourrait accuser d'être des faux; la seule difficulté de son texte est qu'il suppose la conservation non seulement des lettres chinoises aujourd'hui connues au Vatican, mais aussi de celles adressées au Général des Jésuites et qu'on ne retrouve pas.

“Chin”, ou “Chen”¹⁾, auquel on donna le titre de “*yeu-ki*”, correspondant “au grade de chef militaire de 2000 hommes”, et un autre officier, Joseph Lo, qui tomba malade en route et abandonna l’expédition²⁾.

1) La forme “Hien” (et peut-être en est-il de même pour “Chen”) paraît avoir été fournie à M. Ch. par les documents de la Propagande. Dans Pfister², p. 270, on a “André Siu ou Kin”, avec renvoi à Dunyn-Szpot, s.a. 1649. “Siu” est certainement fautif pour “Sin”; quant à “Kin”, je ne l’ai rencontré nulle part. On a “Andreas Chin” à la fin de l’éloge XXVI en tête de l’*Oedipus aegyptiacus* de Kircher. Kircher, dans sa *China monumentis illustrata* (1667), reproduit une lettre de Boym, en date du 4 nov. 1653, et où il est question (p. 10) du jeune Chinois noble “Don Chin Andreas”, mais Kircher lui-même écrit un peu plus haut (p. 7) “Andreas Don Sin”; à la fin de la lettre de Boym, non comme cosignataires, mais comme ayant vu l’original (= ici l’estampage chinois) de l’inscription de Singanfou, et comme l’ayant copiée pour la planche de Kircher, on a “Andreas Don Sin, Sina”, et “Matthaeus Sina”. La traduction française parue en 1670 garde les mêmes formes, sauf que, dans le préambule de Kircher, elle porte (p. 11) “le P. André don Dion Sin”, mention doublement fautive puisqu’il ne s’agit pas d’un religieux et que “Dion” ne peut être qu’une répétition altérée de “Don”. L’erreur qui a fait prendre à Rémusat “Don Sin” pour un Jésuite chinois n’est donc pas, contrairement à ce qu’a pensé M. Ch. (p. 224), due à Kircher qui connaissait bien le personnage, mais au traducteur français de Kircher. “Don”, comme l’a pensé M. Ch., indique simplement l’origine “noble” du jeune Chinois (on trouve de même ailleurs “Don Achilleus”), et son nom de famille était peut-être 沈 Chen. Quant à “*yeu-ki*”, (et non “*yen-ki*” comme l’a adopté M. Ch.; la forme *yeu-ki* est bien donnée à la fin de l’éloge XXVI de l’*Oedipus aegyptiacus*), c’est certainement le titre militaire chinois de 游擊 *yeou-ki*, assez peu élevé, et qui correspond à peu près au grade de commandant.

2) Pfister¹, 348, écrit “Kó”, et Pfister², 270, “K’o”; comme Pfister s’appuie uniquement sur une copie mss. de l’histoire de Dunyn-Szpot, que des photographies de cette copie ont été adressées à M. Ch., et que M. Ch. parle à plusieurs reprises de “Joseph Lô” en renvoyant à des mss. de la Propagande qui paraissent le nommer, j’admets jusqu’à preuve contraire que “Kó” ou “K’o” est une mauvaise leçon; sur son arrêt en cours de voyage, cf. aussi Ch., p. 157. Pfister ajoute que ce Joseph Lo est appelé Mathieu par Kircher; la même identification, qui remonte à Bayer, est adoptée par M. Jäger (p. 200). M. Ch. (p. 225) fait justement remarquer que c’est impossible puisque Joseph Lo n’a pas poursuivi le voyage jusqu’à Rome, mais il n’a pu dire qui était ce Chinois Mathieu. Je crois qu’il n’y a pas de doute à avoir à ce sujet. La lettre de Boym du 4 nov. 1653 parle d’“André Sin”, mais non de Mathieu. D’autre part, Boym est évidemment seul à avoir signé sa lettre. Les deux noms que Kircher a ajoutés ensuite visent seulement les Chinois qui ont vu l’estampage et l’ont copié pour sa planche. En fait, c’est Mathieu seul qui l’a copié, et pas en 1653. Nous en sommes assurés par la planche elle-même, qui porte: “Hanc tabulam proprio manu ex autographo descripsit

Les Jésuites avaient bien le sentiment que la mission de Boym et de ses compagnons, avec les nouvelles et les lettres qu'elle portait, risquait, comme il advint d'ailleurs, de se heurter à quelque scepticisme. Aussi de grandes précautions furent-elles prises¹). A Macao, le 23 novembre 1650, les deux Chinois confirmèrent par serment, devant un notaire ecclésiastique, la mission de Boym et l'authenticité des lettres chinoises. Le 28 décembre, le Visiteur Sebastião de Maya²) remit à Boym des lettres patentes, mais qui se bornent à affirmer son identité et à dire qu'il est envoyé auprès du Général de la Compagnie pour les affaires de la vice-province de Chine. Une autre lettre de Sebastião de Maya, privée celle-là, était destinée au seul Général des Jésuites; elle ne fut pas produite à Rome lors de l'enquête sur Boym et on ne la retrouve pas; il semble, d'après un témoignage qualifié (cf. Ch., p. 153), qu'elle se bornait à confirmer la mission qu'avait Boym de remettre au Pape les lettres de l'impératrice douairière et d'Achillée P'ang. Par contre, les autorités civiles de Macao firent pendant toute la fin de 1650

Mattheus Sina Oriundus ex Siganfu Romae A^o 1664." Ainsi ce Chinois originaire de Singanfou se trouvait à Rome en 1664. L'hésitation n'est pas permise. Mathieu n'est pas un compagnon de Boym, et il n'était pas à Rome en 1653. Il s'agit du Chinois Mathieu qui avait accompagné Grueber depuis Pékin à travers le Tibet et l'Inde et qui a séjourné précisément à Rome dans le premier semestre de 1664; il mourut à Constantinople en 1665 (cf. Văth, *Johann Adam Schall von Bell*, 239—240).

1) Le P. Koffler aurait écrit au Provincial d'Autriche deux lettres datées de nov. 1650, où il annonçait le départ prochain du P. Boym. Il aurait même recommandé Boym au Provincial, ce qui supposerait peut-être le projet d'une visite à Vienne (Ch., p. 152); mais les lettres ne se sont pas retrouvées, et nous demeurons assez incertains de leur contenu.

2) M. Ch. (p. 108) dit ne rien savoir du P. "Sébastien d'Amaya", sauf qu'il était jésuite, Portugais, visiteur de la Chine et du Japon. Mais c'est là le Père qui est l'objet d'une notice dans Pfister², 283; né en 1599, il entra dans la Compagnie en 1613. Il fut missionnaire aux Indes vers 1640, et mourut à Macao en 1664. Pfister dit qu'il fut visiteur de la Chine et du Japon vers 1654; les lettres qu'il donna à Boym montrent qu'il l'était déjà en 1650. Pfister² prête à certains auteurs une orthographe "Amaga" qui me paraît fautive, et est peut-être née du "Amaya", à *y* assez indistinct, que Pfister¹, p. 365, me paraît donner réellement.

une résistance opiniâtre au départ de Boym. Elles signalaient le danger qu'une telle mission risquait de faire courir à la colonie portugaise, en attirant sur elle le ressentiment des Mandchous. Sebastião de Maya menaçait d'excommunication le gouverneur, qui céda, et Boym s'embarqua, probablement le 1^{er} janvier 1651. Or les Mandchous étaient entrés le 25 novembre 1650 à Canton; Kouei-lin avait été enlevé trois jours plus tard; K'iu Che-sseu, fait prisonnier, était à la veille d'être exécuté; Yong-li s'était enfui avec les siens de Wou-tcheou à Nan-ning. De tels événements, en une région toute proche, étaient certainement connus à Macao. Boym pouvait encore porter à Rome l'hommage de convertis de haut rang; en tant qu'on voulait ou qu'il voulait aider à une restauration des Ming qui eût assuré la position du catholicisme en Chine, son entreprise était mort-née¹⁾.

C'était de plus une entreprise dangereuse, non seulement pour les Portugais de Macao, mais pour l'Eglise de Chine qui s'était ralliée aux Mandchous dans le nord de l'empire et avait même

1) On peut même s'étonner que Boym soit parti dans de telles conditions, et n'ait rien dit à Rome de ces revers de Yong-li. Il les connaissait cependant. Dans sa *Briefve Relation* de 1654, Boym reconnaît qu'à son départ de Macao il savait la chute de Canton. "Depuis ce temps-là Dieu a fait la grace à l'Empereur [= Yong-li] de gagner beaucoup de victoires contre les Rebelles, & quoy que l'on dit à mon depart que les ennemis auoient pris la capitale du Quàm-tùm par la trahison d'un Mandarin, on m'a escriit depuis que l'Empereur l'auoit reprise, qu'il auoit encore remporté quelque importante victoire, & qu'il continuoit auantageusement la guerre" (éd. de Thevenot, *Relat. de divers voyages curieux*, 2^e partie, p. 14). M. Ch. a accordé pleine créance à la seconde partie de la phrase de Boym, et, sur la foi d'un renseignement faux, croit pouvoir admettre (p. 191) que Canton ne tomba vraiment qu'en 1652. De son côté Pfister², p. 145, place la seconde et dernière chute de Canton en décembre 1651. Mais la date du 25 novembre 1650, fournie à M. Jäger (p. 198) par les sources chinoises, ne prête pas au doute. On la connaissait d'ailleurs assez bien en Europe par la suite; c'est ainsi que le compilateur de *Der Neue Weltbott*, 1^e partie, n^o 13, dit que Canton est tombé le 24 nov. 1650. Je ne suis pas autrement sûr que Boym ait reçu la lettre rassurante dont il parle, car la situation dans le Kouang-tong était très claire dès la fin de 1650 et ne se modifia pas par la suite; on ne voit pas qu'un correspondant de Chine ait pu s'y tromper. Mais le malheureux Boym tenait à "sauver la face" de sa "légation".

su, grâce à Schall, y gagner en autorité et en influence. On s'explique ainsi que les autorités portugaises de Goa aient absolument refusé à Boym l'autorisation de poursuivre sa route, et que, lorsqu'il parvint néanmoins à Rome par des voies détournées, le Général des Jésuites et le Saint Siège lui aient fait pis que grise mine.

Boym était arrivé à Goa dès mai 1651. Après plus de six mois de tentatives vaines, Boym dut renoncer à s'embarquer contre la volonté des Portugais; il quitta alors secrètement Goa le 8 décembre 1651, toujours accompagné d'André "Sin", passa par Golconde, Ispahan, Tauriz et arriva enfin à Smyrne en septembre 1652¹⁾. Le 29 septembre, jour de son patron saint Michel, Boym, vêtu à la chinoise, prononça dans une des églises de Smyrne un sermon en italien qui est un long exposé des conversions opérées à la Cour de Yong-li et des épreuves de son propre voyage. Il prit ensuite passage sur un navire vénitien qui l'amena à Venise à la fin de novembre ou au début de décembre²⁾. L'entrée de la République était interdite aux Jésuites, mais Boym eut recours à l'ambassadeur de France, dont le crédit valut à Boym d'être reçu le 16 décembre par le Doge et le Sénat; au cours de l'audience, Boym, toujours en costume chinois, remit au Doge une lettre de P'ang T'ien-cheou. C'est encore de Venise que Boym écrit le 23 décembre deux lettres au recteur et aux professeurs de l'Université de Douai. Sur la fin

1) Nous sommes surtout renseignés sur cet itinéraire par l'Avis au lecteur, un peu trop pompeux et farci de réminiscences classiques, qui ouvre la *Briefve Relation* de 1654.

2) Girard de Rialle avait dit (*T'oung Pao*, 1890, 103) que Boym arriva à Venise "au commencement de Décembre 1652"; selon M. Ch. (p. 113), ce fut "dans les tout premiers jours de décembre ou dans les tout derniers de novembre, comme le récit qui suivra nous oblige à l'admettre". Mais, dans la suite du récit, la première lettre concernant Boym (p. 121) est du 7 décembre, et n'implique pas que le missionnaire fût arrivé déjà depuis quelque temps. Toutefois, je trouve dans la *Schr wehrte und angenehme neue Zeitung* de 1653 que Boym débarqua à Venise le 22 novembre. Bien que cet opuscule contienne des erreurs et des contradictions quand il s'agit des choses de la Chine elle-même, je crois qu'on peut lui faire crédit dans le cas présent.

du mois, il se mit en route pour Rome, où il pensait être reçu avec quelque solennité à raison de son ambassade: ce fut au contraire un blâme sévère que lui adressa le Général des Jésuites par lettres du 21 et du 28 décembre, avec l'ordre de s'arrêter à Lorette. Boym tenta de se disculper par une lettre écrite de Lorette le 21 février 1653, et obtint de continuer son voyage; son arrivée à Rome ne mit pas un terme aux difficultés et ce n'est qu'après presque trois ans d'enquêtes et d'assemblées que le Souverain Pontife répondit, le 18 décembre 1655, aux lettres de l'impératrice Hélène et de P'ang T'ien-cheou. L'impératrice Hélène était morte depuis quatre ans.

Les conditions dans lesquelles Boym arriva en Italie posent deux problèmes sur lesquels M. Ch. ne s'est pas autrement étendu, mais pour lesquels je ne puis adopter ses solutions: l'un est celui du rôle que Boym a joué à Venise, l'autre concerne l'histoire de l'ouvrage où Boym a raconté les conversions et son envoi en mission.

A prendre les faits tels qu'on nous les raconte, Boym, à son départ de Chine, devait rendre visite à la République de Venise pour laquelle il avait une lettre de P'ang T'ien-cheou; en outre, dès la Chine, on lui avait prescrit de demander à Venise les bons offices de l'ambassadeur de France. Ceci ne laisse pas de surprendre à bien des points de vue. Le Portugal, l'Espagne, la France, l'Autriche, passe encore; mais quel intérêt pouvait avoir la République de Venise pour les Ming de la Chine du Sud? On ne peut même pas prétendre que c'était la ville par où Boym devait arriver en Europe, car les textes mêmes que cite M. Ch. établissent surabondamment que Boym comptait rentrer de Goa par mer et débarquer à Lisbonne; l'itinéraire par Smyrne et Venise fut un pis-aller qu'il adopta à son corps défendant devant le veto des Portugais de Goa. Le recours à l'ambassadeur de France est non moins surprenant, s'il a été recommandé dès Macao. Dans son article

du *T'oung Pao* (1890, pp. 103—104), Girard de Rialle disait : “Dans cette occasion il fallait donc au père Boym un introducteur assez haut placé pour n’être pas éconduit, et assez influent pour faire passer sur la qualité de jésuite ou tout au moins pour qu’on eût l’air de l’ignorer. Comme on le verra tout-à-l’heure, les instructions du père Boym avaient prévu le cas en lui ordonnant de s’adresser au Ministre du Roi de France à Venise. Ces instructions n’émanaient point assurément de la Cour de Koueï-ling-fou, mais bien plutôt des supérieurs du père Boym, qui inauguraient ainsi le protectorat de la France sur les missions catholiques en Extrême-Orient, à l’imitation du protectorat qu’elle exerçait alors sur les chrétientés de l’Orient musulman.” Tout en faisant des réserves trop justifiées sur cette dernière phrase, qui prête aux Jésuites d’Extrême-Orient, et en particulier au Portugais Sebastião de Maya, l’oubli du *jus patronatus* que le roi de Portugal y exerçait alors sur les missions, M. Ch. a admis (p. 120) que Girard de Rialle s’appuyait “sur les documents français et italiens les plus indubitables” pour dire que le recours à l’ambassadeur de France avait été prescrit à Boym par les instructions délivrées à Macao. En vérité il n’en est rien. Les documents italiens ne font que répéter ce que l’ambassadeur de France a dit aux autorités de Venise. Et voici tout ce que dit l’ambassadeur lui-même dans sa lettre du 7 déc. 1652 : “Le religieux s’est adressé à moy pour le présenter au Collège. J’y ai fait d’abord quelque difficulté, parce qu’il estoit jesuite, mais après avoir veu ses dépesches, et sceu qu’il avoit ordre de s’adresser au Ministre du Roy qui se trouveroit icy, pour estre protégé, j’ay résolu de proposer la chose...” L’ambassadeur a vu les dépêches, c’est-à-dire d’une part les traductions latines des lettres chinoises, de l’autre les lettres patentes de Sebastião de Maya dont nous avons le texte (Ch., p. 263), et qui sont une introduction générale attestant la personnalité de Boym et son envoi en mission

pour les affaires de la vice-province de Chine ¹⁾. Pas un mot dans tout cela au sujet de Venise ou de l'ambassadeur de France. Si d'Argenson, l'ambassadeur du roi, a "su" que Boym devait s'adresser à lui, ce n'est pas qu'il l'ait lu dans un document, c'est que Boym le lui a dit. Mais comment Boym a-t-il pu le lui dire? Je suis amené à l'hypothèse suivante. Il me paraît exclu qu'en Chine, en plein épanouissement du protectorat portugais, avant l'envoi des Jésuites de Louis XIV, avant même la création du Séminaire des Missions Etrangères et la désignation des vicaires apostoliques français, on ait pu songer à dire à Boym de s'adresser au représentant de la France dans des pays étrangers. Mais on a vu que Boym avait été forcé par les circonstances de rentrer par le Levant au lieu de suivre la route du Cap. A Smyrne, il avait trouvé un passage éventuel sur un navire vénitien; mais les missionnaires de Smyrne savaient bien que le territoire de la République était interdit aux Jésuites. Toutefois, dans le Levant, le protectorat religieux du roi de France n'était pas un vain mot. Ce sont, à mon avis, les missionnaires du Levant qui ont suggéré à Boym de demander à Venise l'appui de l'ambassadeur du Roi Très-chrétien. Si Boym a laissé entendre, ainsi que le disent les relations italiennes dans leur texte de l'allocution de d'Argenson au Sénat de Venise, que ce "conseil" avait été donné à Boym par "quelques Français" qui travaillent pour la foi en Extrême-Orient, c'est que, pressé par les circonstances, Boym l'aura cru utile au succès de son "ambassade".

1) L'ambassadeur, d'Argenson, a d'ailleurs lu ce document assez vite, car Boym y est qualifié expressément de Polonais, au lieu que, dans sa lettre du 7 décembre 1652, l'ambassadeur le dit Portugais. Et ce n'est pas là un *lapsus*, car les autorités vénitiennes, renseignées par d'Argenson, ont cru également que Boym était Portugais ("E egli di natione portughese", dans *T'oung Pao*, 1890, 112; on a d'ailleurs bien "polonais" dans un autre document, *ibid.*, 116). Ces mêmes autorités vénitiennes se trompent également, ou ont été trompées, quand elles prêtent à Boym un séjour de "15 à 16 ans" en Chine; Boym était arrivé à Macao en 1643; il en partit vers le 1^{er} janvier 1651; même à compter les années passées à Macao comme séjour en Chine, le total ne dépasse pas 7 ans.

D'Argenson, nouveau venu à Venise, très intéressé comme croyant aux récits que lui faisait Boym, s'est prêté un peu légèrement à jouer un rôle de protecteur dont le nonce d'ailleurs se plaignit vivement.

Ce coup de pouce donné par Boym à la réalité des faits me paraît d'ailleurs assez véniel auprès d'une autre de ses initiatives, celle de la présentation au Sénat de Venise d'une lettre de l'eunuque et chancelier P'ang T'ien-cheou. Boym, en costume chinois, l'apporta dans une enveloppe de satin blanc portant une courte inscription chinoise; il fit un petit discours en italien, traduisit l'inscription de l'enveloppe, sortit ensuite la lettre en papier rouge dont il lut la traduction, la remit dans l'enveloppe. André "Sin" reçut alors l'enveloppe, avança de deux pas, se mit à genoux, se prosterna trois fois, et, s'étant relevé, remit l'enveloppe entre les mains du Doge. Cérémonial d'une pompe un peu puérile, et au sujet duquel le Général des Jésuites n'avait pas tort en reprochant à Boym d'avoir voulu jouer à Venise un rôle d'"ambassadeur". Boym eut d'ailleurs à Venise un succès de curiosité, sans plus. La République lui donna un peu d'argent, deux robes d'honneur pour le jeune "gentilhomme" chinois et pour lui-même, mais ne répondit pas à une lettre qui ne contenait que des salutations.

Mais, au fait, qu'était donc cette lettre? Nous avons le texte et la traduction des deux lettres de l'impératrice Hélène et de P'ang T'ien-cheou au Pape, la traduction des deux lettres de l'impératrice Hélène et de P'ang T'ien-cheou au Général des Jésuites; ce sont de vraies lettres, d'une authenticité indiscutable. Mais pourquoi P'ang T'ien-cheou aurait-il écrit à la République de Venise, dont la Chine ne savait rien? Est-ce donc que Boym avait emporté des lettres pour tous les rois et les républiques d'Europe? Girard de Rialle l'a supposé d'après une phrase "assez peu claire" de la préface-dédicace à Anne d'Autriche qui se trouve

en tête de la *Briefve Relation* parue en 1654 chez Cramoisy, et qui n'est qu'une flatterie sans portée signée de l'éditeur Cramoisy lui-même. En réalité, il n'a été fait aucune allusion à de telles lettres dans les deux ans et demi que dura à Rome l'enquête sur la mission de Boym, et il n'y a aucune apparence qu'elles aient jamais existé. Ainsi Boym, outre les lettres destinées au Pape et au Général des Jésuites, n'en aurait eu qu'une autre, destinée à cette République de Venise qu'on ignorait en Chine, et dont le hasard des difficultés rencontrées en cours de route faisait seul qu'elle fût le premier pays d'Europe où il arrivât.

De telles anomalies obligent à des réserves que l'examen de la prétendue lettre de P'ang T'ien-cheou ne fait qu'accentuer. Simple carte de visite (*visitationis libellum*), a expliqué Boym pour se justifier aux yeux de son Général. Quel en était le contenu? D'après les archives vénitiennes (*T'oung Pao*, 1890, 114), l'inscription de l'enveloppe signifiait: "Nel grande Occidente alla Serinissima Republica della Clarissima città di Venetia lettera di salutatione mandata in segno di amicitia." 1) La "lettre" sur papier rouge portait: "Per il mandato dell'Imperatore della grande clarità dell'Imperio della China. Universalissimo Vice Re dei Regni et Provincie Quàm-tum, Quàm-Sy, Fo-Kien, Generalissimo della militia in mare et nella terra, Principe dei Reguli di Quàm-Sy, Tesoriero e sollecitatore dei redditi dell'Imperio. Nell'absenza dell'Imperator assoluto e solo Giudice et decisore in Tutte le cause. Primo Prefetto della Guardia, Gran Maestro delli Cavalieri, Supremo Cancellier, Intimo Secretario et Cameriero dell'Imperatore, Pam Achilleo Sina Christiano, con tutto il respecto et riverentia. Al Supremo et

1) Ceci est dans le document où Boym est qualifié de Portugais. Celui qui le dit justement Polonais (*ibid.*, p. 116) a cette autre traduction de l'inscription de l'enveloppe: "Nel grande occidente alla Serenissima Republica della Clarissima terra di Venetia, libello della visitatione."

Serenissimo Prencipe della Clarissima Terra di Venetia, all' Ill^{mi} et Ecc^{mi} Senatori della medesima Republica, per il Padre Michel Boym Maestro della Santa legge della Compagnia di Gesù, libello della visitatione offerisse."

Le texte chinois de cette "lettre" ne s'est pas retrouvé dans les archives de Venise, mais on l'a à la Bibliothèque Nationale, Coll. Dupuy, vol. 776, ff. 76—77; c'est une copie d'une écriture assez médiocre, mais due à un Chinois, et on peut penser qu'elle fut exécutée par André "Sin", pour d'Argenson vraisemblablement. Le texte en est ainsi disposé:

泰西物擲齊亞光地公朝皇會帖子
 大明欽命總督粵閩恢剿聯絡水陸軍務提調
 漢土官兵兼理財催餉便宜行事仍總督勇
 衛營兼掌御馬監印司禮監掌印太監龐亞
 基樓契利斯當敬於
 物擲¹⁾亞光地
 皇諸侯及公朝總會
 于老師卜彌格爾²⁾耶穌會奉拜

Ce texte chinois confirme ce que les traductions laissaient déjà supposer. Comme l'indique la 1^{re} ligne, qui représente évidemment ce qui était écrit sur l'enveloppe de satin blanc, il s'agit d'un **帖子** *t'ie-tseu*, d'une carte de visite comme le disait Boym à son Général, non pas de la carte de visite ordinaire qui ne contient que le nom de la personne, mais d'un vrai *t'ie-tseu*, qui est par définition une carte de visite où il y a plus que le nom. Les *t'ie-tseu* étaient d'ailleurs sur papier rouge comme les cartes de visite

1) Un caractère 齊 *ts'i* a été évidemment omis ici dans la copie faite à Venise.

2) On voit que Boym se donne ici le nom chinois de Pou Mi-ko-eul; autrement dit, il transcrit entièrement son prénom Michel, au lieu que les répertoires adoptent la forme abrégée et plus "chinoise" de Pou Mi-ko. Dans l'*Oedipus aegyptiacus* de Kircher, Boym a signé l'éloge XXV "Pou Mi-ko-eul", mais l'éloge XXVI "Pou Mi-ko" seulement.

ordinaires. Ici le *t'ie-tseu* a un caractère particulier, en ce qu'il donne tout au long l'imposante titulature de P'ang T'ien-cheou. Devrons-nous donc supposer que Boym avait emporté de Chine un jeu de *t'ie-tseu* de P'ang T'ien-cheou, avec des destinataires différents qui étaient déjà désignés? Je voudrais le croire, mais ne le puis pas. La titulature de P'ang T'ien-cheou est parfaitement correcte, identique à celle qu'il prend dans la lettre au Pape dont Boym était porteur. Tout le reste jure, et trahit une improvisation à laquelle de vrais lettrés de Chine n'ont pas eu de part. Singulièrement, la construction finale, où la mention de la Compagnie de Jésus suit le nom du P. Boym au lieu de le précéder, est indéfendable. Ma conclusion, c'est que Boym, prenant les titres de P'ang T'ien-cheou que lui fournissait la lettre adressée au Souverain Pontife, a voulu corser sa mission et a fabriqué tant bien que mal une carte de visite de P'ang T'ien-cheou au Sénat de Venise. Il n'a pas dû avoir le sentiment d'une supercherie, puisqu'il présentait ainsi, à la manière chinoise, l'hommage de celui dont il était vraiment l'envoyé. Boym, par nature, était un peu "glorieux", avait un "esprit polonais assez avide de louanges" selon le P. Dunyn-Szpot (*appetentior laudis spiritus sarmaticus*; cf. Ch., p. 134); sa mission lui avait plus ou moins tourné la tête, et aussi les obstacles qu'il avait dû surmonter. Ne lui tenons pas rigueur. S'il se procura une satisfaction d'amour propre à Venise, il la paya cher à Rome où on alla jusqu'à soupçonner toute sa mission d'imposture, et le malheureux envoyé de l'impératrice Hélène ne repartit, bien déçu, après plusieurs années de controverses, que pour trouver une fin misérable aux portes d'une Chine où il ne put rentrer.

Le second problème posé par l'arrivée de Boym à Venise sur la fin de 1652 est d'ordre bibliographique, et concerne l'opuscule où Boym a raconté les origines de sa mission. Sommervogel (*s.v.*

Boym), Streit (V, n^o 2221), M. Ch. (pp. 214, 251), M. Jäger (p. 200) ont parlé d'une première édition qui est décrite comme suit:

“Breve Relazione Della China, E Della Memorabile Conversione Di Persone Regali di quella corte alla Religione Christiana. Per il P. Michele Boym S.J. — Roma 1652. 8^o.”

Ceci ne laisse pas de surprendre. Boym, venant de Smyrne, est arrivé directement à Venise sur la fin de novembre ou au début de décembre 1652, et s'y trouvait encore dans les derniers jours du mois. Le 21 février 1653, il était encore retenu à Lorette par l'ordre de son Général, et ce n'est qu'en mars 1653 au plus tôt qu'il entra à Rome. Comment, dans ces conditions, son récit peut-il avoir été édité à Rome dès 1652? On verra en outre que, dans les dossiers de l'enquête conduite à Rome, on trouve une édition allemande d'une brochure où il est question de lui et une traduction latine mss. de cette édition allemande, mais pas la prétendue édition italienne de 1652 de ce qui était son œuvre propre, imprimée dans une langue intelligible à tous les cardinaux. Enfin, de cette édition romaine de 1652 dont la mention passe d'un auteur à l'autre, on ignore l'éditeur et la pagination. Nul, en fait, n'en a vu d'exemplaire, et je suis convaincu que cette édition romaine de 1652 n'a jamais existé. Boym, mal accueilli à Rome, n'y publia rien ¹⁾.

Il semblerait qu'il l'eût fait ailleurs, et dès 1653, si on devait bien lui attribuer, avec Sommervogel, Cordier, Streit et M. Ch.,

1) On pourrait être tenté d'opposer à mon raisonnement que Boym a écrit deux éloges chinois insérés par Kircher dans les préliminaires du t. I de son *Oedipus Aegyptiacus*; or ce tome I porte la date d'édition de Rome, 1652; ainsi on aurait pu avoir de même une relation de Boym imprimée à Rome cette année-là. Mais on se heurte toujours à la date de l'arrivée de Boym à Venise fin 1652, puis à Rome au printemps de 1653. En fait, la préface de Kircher, qui ouvre ce t. I, est datée formellement de 1655. Malgré la date de 1652 indiquée sur la feuille de titre, les préliminaires n'ont donc dû être joints à ce t. I qu'après l'achèvement des 4 volumes en 1654. A ce moment, Boym était en relation avec Kircher depuis longtemps, et il a dû composer les deux éloges chinois en 1653—1654.

un opuscule dont la bibliographie a été établie jusqu'ici assez incomplètement. J'indique d'abord les éditions dont j'ai trouvé trace: 1)

1^o Une édition (de 1653) parue à Lille ("Ryssel"), en allemand et peut-être en français, dont on ne connaît pas d'exemplaire, mais qui est donnée expressément comme l'original de la traduction allemande dont il va être parlé. Comme toutes les rééditions ou traductions de cet opuscule, elle devait écrire "Bovyn" au lieu de Boym.

2^o *La Grande Nouvelle De La Conversion Du Jeune Roy De La Chine et de l'ambassade du Père Michel Bouyn [sic.] jesuite polonais qu'il envoie à Sa Sainteté pour reconnoistre son autorité.* Liege, Baudoin Bronckart. 1653. 8^o 8 ff. Telle est la collation de Sommervogel, recopiée par Streit (V, n^o 2224). Bien qu'elle ne soit peut-être pas rigoureusement exacte (par exemple en attendrait "polonois"), il n'est pas douteux que l'édition a existé et que la collation de Sommervogel repose (indirectement?) sur l'examen d'un exemplaire; mais Streit n'en localise aucun, et je n'en connais pas non plus.

3^o Sehr wehrte vnd angenehme neue Zeitung || Von der Bekehrung zum Catholischen || Glauben || Desz jungen Königs in Chi- || na / vnd anderer Fürstlichen Personen || Vnd von || Der Legation des Ehrw. || P. Michaelis Bovyn || der Societät Iesu Priestern Polnischer Nation / || zu Ihrer Pâbstl Heyligkeit nach Rohm. || Item || Von grosser hoffnung der Bekehrung der Tar= || taren / vnd desz Königreichs Tunquin / welches allein || so grosz ist als ganz Franckreich. || Ausz dem Frantzösischen zu Ryssel vnd Teutschem || gedruckten Exemplar. || *Vignette* || Zu Cöln / || Bey Wilhelm Friessen / im Ertz Engel Gabriel in der Tranckgasz. || Anno 1653. || In-4^o, 4 ffch. Cette édition n'avait pas été signalée antérieurement. M. Ch. en a trouvé un exemplaire à la Propagande,

1) En particulier, les indications de *Bibl. Sin.*², 819—820, sont ici très incomplètes.

Lettere Antiche, vol. 193. Il n'en a pas donné la collation (p. 250); je puis le faire ici grâce aux photographies qu'il a bien voulu me passer.

4^o Sehr wehrte vnd angenehme... Gedruckt zu Augspurg durch Andream Aperger, 1653, in-4, 4 ffch. Signalé seulement par Streit, V, n^o 2225, qui donne la collation complète d'après un exemplaire de l'Université de Munich.

5^o Sehr wehrte vnnnd angenehme.... Nachgetruckt zu München, bey Lucas Straub. Im Jahr 1653. Indiqué par Sommervogel, II, 72, et d'après lui par Cordier, *Bibl. Sin.*², 820, et par Streit, V, n^o 2226. Aucun exemplaire n'en est signalé.

D'après M. Ch. (pp. 214 et 250), il y aurait aussi une édition latine *Utilia et acceptabilia nova etc.*, parue à Cologne, 1653, chez W. Friessen, et dont un exemplaire se trouverait dans le vol. 193 des *Lettere Antiche* de la Propagande. Ce n'est pas exact. Les photographies que M. Ch. a bien voulu me communiquer montrent que cette traduction latine est mss.; c'est une version littérale, faite à Rome pour les besoins des cardinaux ne sachant pas l'allemand, de l'édition allemande de W. Friessen; ce n'est pas une copie d'une édition latine.

Il suffit de lire cette brochure qui a ainsi eu plusieurs éditions françaises¹⁾ et allemandes en 1653 pour voir qu'elle parle dans sa seconde partie du P. Boym (en l'appelant "Bovyn" = Bouyn < *Bouÿ = *Bouyim), mais que, contrairement à Sommervogel, Cordier, Streit et M. Ch., elle n'émane de lui en aucune façon. Elle mentionne la conversion des princesses et l'envoi de la mission, d'après des lettres reçues directement de Chine. Une lettre de Venise

1) A la rigueur, il peut n'y avoir eu qu'une édition française, celle de Liège; car les rééditions allemandes, en parlant de la première édition allemande, disent bien qu'elle avait paru à Lille, mais elles ne spécifient pas qu'il en ait été de même pour l'édition française.

a fait connaître à l'auteur anonyme l'arrivée de Boym à Venise le 22 nov. 1652, et l'auteur promet de donner le détail de ce que Boym y aura fait dès qu'il l'aura appris. A ce moment une lettre de Venise arrive, qui relate l'audience au Sénat le 17 déc. ¹⁾. La brochure commet d'ailleurs des erreurs que ni la *Suma del Estado* de 1650, ni la *Briefve Relation* de Boym de 1654 ne contiennent; celle-ci, par exemple, de donner en 1648 au prince Constantin, âgé en réalité de quelques semaines, une première fois cinq ou six ans, et une seconde fois douze ans. *La Grande Nouvelle De La Conversion* ou *Sehr wehrte und angenehme neue Zeitung* est une source pour l'histoire de la mission de Boym; ce n'est pas une œuvre de Boym lui-même.

La seule œuvre de Boym lui-même parut à Paris, en français, et seulement en 1654. C'est la *Briefve Relation De La Notable Conversion des Personnes Royales, & de l'estat de la Religion chrestienne en la Chine. Faicte par le tres R. P. Michel Boym..... & recitée par luy-mesme dans l'Eglise de Smyrne, le 29. Septembre de l'an 1652*, Paris, S. Cramoisy, 1654, in-12, 6 ffnc + 75 pp. + 1 pnc. Streit, V, n^o 2231, à qui je renvoie pour le titre complet, indique l'exemplaire de l'Université de Munich; il y en a d'autres à la Bibl. Nationale, au British Museum. Les préliminaires contiennent une dédicace à la reine et un avis au lecteur; le texte lui-même est en principe une traduction, évidemment remaniée,

1) L'audience eut lieu en réalité le 16 décembre. La même date inexacte du 17 décembre se retrouve dans une lettre de Venise, en copie anonyme dans Bibl. Nat., Fonds Dupuy, n^o 776, f^o 76, qui est en fait étroitement apparentée à notre brochure. Cf. les passages que cite M. Ch. p. 128: "Il se trouva une grande affluence pour le [= Boym] voir passer"; "le père était vestu comme les docteurs le sont en ce Royaume [= la Chine] et l'autre [= André "Sin"] d'une veste à demi-longue à la manière des Turcs". Or on lit dans la brochure: "Dasz geschah den 17. Decembris / da er begleitet ward zum Pallast bey grossem Zulauf Volcks von allen seyten denselbigen zusehen.... Der Pater war bekleydet wie die Doctoren / so Mandarini genennet werden in diesem Königreich. Der ander hatte ein Kleydt auff die Persianische Weise."

du discours italien que Boym avait prononcé dans l'église de Smyrne le 29 septembre 1652. C'est surtout d'après la *Briefve Relation* que les prédécesseurs de M. Ch. et M. Ch. lui-même ont parlé du christianisme à la Cour de Yong-li; le texte est assurément important, mais, pour le détail des faits, il sera prudent de tâcher de les contrôler toujours par d'autres sources. J'ignore d'ailleurs dans quelles conditions le texte du P. Boym était parvenu à Paris.

La *Briefve Relation* (moins la préface, l'avis au lecteur et le privilège) a été insérée en 1664 dans la 2^e partie des *Relations de divers voyages curieux, qui n'ont point été publiées* de Melchisedech Thevenot, où elle occupe 14 pages in-folio ¹⁾).

M. Ch., qui croit à l'édition italienne parue à Rome en 1652, dit (p. 214) qu'elle "a été suivie d'autres éditions italiennes". En réalité, on ne connaissait avant lui aucune édition italienne,

1) Le privilège des *Relations*, au nom de Girard Garnier, est du 23 avril 1663, et l'achevé d'imprimer est du 25 octobre 1664. Ni la *Briefve Relation*, ni la *Flora Sinensis* de Boym, qui la suit, ne figurent dans l'"*Advis svr l'ordre des pièces de la Seconde Partie*". La *Briefve Relation* ne répond pas au titre du recueil de Thevenot, puisqu'elle était éditée en français dès 1654; mais rien, dans la réédition de Thevenot, ne signale cette édition antérieure; Camus, dans son *Mémoire sur les collections de voyages des de Bry et de Thevenot* (Paris, 1802, in-4), p. 314, n'a pas soupçonné qu'une édition antérieure existât. Par je ne sais quelle série de confusions, qui remontent en majeure partie à l'article très fautif que le *Larousse* consacre à Boym, M. Ch. dit à diverses reprises (pp. c, 213, 218, 250, 252), que le "voyageur" Melchisedech Thevenot (le vrai "voyageur" est son neveu Jean Thevenot) a publié la *Briefve Relation* et la *Flora Sinensis* dans des traductions dues à Bayer, mais que ces traductions ne se trouvent que dans l'édition de 1730 donnée par Jacques Langlois, et non dans celle de 1664. En réalité, les deux premières parties des *Relations* de Thevenot ont paru respectivement en 1663 et 1664 chez Jacques Langlois et reparu en 1666 chez Sébastien Mabre-Cramoisy. Les exemplaires restants de ces deux parties, joints à ceux de la 3^e parue en 1666, de la 4^e qui est de 1672, et de la portion imprimée d'une 5^e partie que ne fut pas achevée, ont été redistribués en 1696 dans la prétendue édition qui fut alors mise en vente en 2 volumes chez Thomas Moëtte; il n'y a pas d'édition de 1730; le *Briefve Relation* et la *Flora Sinensis* se trouvent parfaitement dans les états de 1664, 1666 et 1696; enfin Bayer est encore hors de cause à pareille date. Streit, V, n^o 2224, donne à tort "1644" et "30 pp." au lieu de "1664" et "14 pp."

et même aujourd'hui je n'en puis indiquer nulle part d'exemplaire imprimé. Mais M. Ch. (pp. 214 et 251) a trouvé, dans la Bibliothèque d'Ajuda, deux copies mss. d'un *Breve racconto della conversione delle Regine della Cina col battesimo del figlio primo genito dell'Imperatore e d'alteri progressi de la S. Fede in quel Regno*¹⁾, publié à Parme chez Mario Vignia en 1657. Je n'en sais pas plus sur cette édition, mais son titre même implique qu'elle réponde à la *Briefve Relation*; je suppose, sans pouvoir l'assurer, qu'elle a été retraduite du français.

La relation de Boym est abrégée des deux tiers et "corrigée" (*verbessert*) dans la version allemande qui forme les trois premiers quarts du n^o 13 de *Der neue Weltbott*, 1^{re} partie. L'éditeur ne dit pas sur quel original il a travaillé; je suppose que c'était l'édition française de 1654.

Une version polonaise *Relacya o Chinach* etc., a été publiée en 1756 à Varsovie par le P. Michel Juniewicz, au t. IV, pp. 70—81, de ses *Listy rozne*²⁾.

Enfin je ne sais ce qu'est la "Relatio des P. Boym, in München, Staatsarchiv 16, 277" mentionnée par A. Vāth, *Johann Adam Schall von Bell*, p. 124; elle a échappé aux recherches de M. Ch.³⁾

A Rome, la Propagande tint trois assemblées générales, les 1^{er} avril, 22 juillet et 16 septembre 1653, pour discuter le cas du P. Boym; une autre eut lieu le 24 août 1654, une dernière enfin

1) J'ai modifié de mon chef le texte de M. Ch. qui écrit en réalité "Chinaicol" et "delle Imperatore"; à la p. c, il donne "Sina col" et "dell'Imperatore", A cette même p. c, la date est écrite "MDCXXXXXVII", que je crois une forme peu fréquente.

2) Voir les indications plus complètes de M. Ch., pp. c, 214, 250—251. Je dis t. IV parce que M. Ch. écrit, de façon assez surprenante, "4^o — t. IV, col. 885 (pages 70 à 81)"; Streit, V, n^o 2221, indique "Listy rozne I [Warszawa 1756] p. 70/81"; peut-être a-t-il raison.

3) Peut-être est-ce le "bref rapport latin écrit sur son ambassade par le P. Boym lui-même" dont M. Ch. (p. 154) signale des exemplaires à la Propagande, à Carpentras et à Ajuda.

le 6 septembre 1655. On aurait cru que celle-ci allait conclure : elle nomma une commission. L'assemblée du 24 août 1654 avait abouti à un "vœu" exprimant la probabilité d'une grande supercherie (Ch., p. 165). La commission désignée le 6 septembre 1655 se réunit enfin le 24; sans conclure à l'authenticité de l'ambassade, elle ne voit pas grand inconvénient à une réponse du pape si l'ambassade est supposée, et craint que le silence n'entraîne un dommage éventuel sérieux si elle est autorisée. Qu'on accueille donc le P. Boym. C'est dans ces conditions de demi-suspicion que le missionnaire, porteur de lettres chinoises parfaitement authentiques, obtint le 18 décembre 1655, après trois ans d'attente, les réponses du Souverain Pontife à l'impératrice Hélène et au chancelier P'ang T'ien-cheou. Réponses incolores, qui se bornaient à féliciter la chère fille et le cher fils de leur zèle religieux. Mais Rome pouvait-elle faire plus quand le P. Martini, venu de Chine pour la question des rites, était en mesure de lui attester la ruine des Ming et le triomphe des Mandchous? De son côté, le Général des Jésuites s'était abstenu, comme Venise.

Muni des réponses pontificales, Boym gagna Lisbonne, où il s'embarqua le 30 mars 1656 avec 8 compagnons, à savoir quatre Portugais, trois Belges et un Anglais; le navire arriva à Goa le 6 novembre de la même année ¹⁾. Goa fut alors bloqué une année par une flotte hollandaise. Je ne sais ce qu'il était advenu ou advint ensuite des quatre Portugais ²⁾. L'Anglais prit passage sur un navire anglais qui sombra vers les Philippines ³⁾. Les trois Belges,

1) Cf. Bosmans, *Lettres inédites de François de Rougemont* (*Anal. pour servir à l'Hist. ecol. de la Belg.*, 3^e sér., t. 9, p. 4 du tirage à part) et *Documents sur Albert Dorville* (*ibid.*, t. 7, pp. 59 et 60 du tirage à part; le "9 novembre" de la p. 32 est une faute d'impression).

2) L'un d'eux serait Andrea Gomez, qui entra peut-être beaucoup plus tard en Chine, et qui se serait trouvé au Cambodge en 1673; cf. Bosmans, *Doc. sur A. Dorville*, pp. 58—59; Pfister², p. 377.

3) A. Vâth, *Johann Adam Schall von Bell*, p. 234.

Couplet, Hartoghvelt et de Rougemont, gagnèrent par terre la côte orientale de l'Inde; un navire les transporta à travers le golfe du Bengale, d'où ils arrivèrent par terre au Siam; Hartoghvelt mourut à Siam (à Ayuthia) en 1658; Couplet et de Rougemont s'embarquèrent au Siam en juin 1658 et atteignirent enfin Macao à la fin de juillet 1658¹).

Pendant ce temps, qu'advenait-il de Boym? M. Ch., après avoir mentionné le départ de Lisbonne, se borne à dire (p. 205) que "en 1658, le Jésuite polonais finit par aborder au Siam". Pour le P. Vâth (p. 234), "Boym lui-même semble, dès avant le commencement du siège [de Goa], avoir continué sa route par la voie ordinaire vers Macao". Je ne crois pas que ceci soit très exact. D'après la lettre de Grueber du 7 mars 1658 (Bosmans, p. 63), le siège de Goa durait alors depuis toute une année; et celle de Hartoghvelt du 1^{er} mai 1657 (*ibid.*, p. 61) dit que Boym vient seulement de partir; c'est donc que Goa était déjà assiégé. Mais quelle voie Boym a-t-il empruntée? Evidemment une voie dangereuse, puisque ses compagnons n'ont pas voulu le suivre (*verum quia paucis admodum illa [via] probatur plurium judicio stare volumus*). Cette voie dangereuse n'était pas celle qui consistait à traverser l'Inde par terre et à aller s'embarquer sur la côte orientale pour le Tenasserim, puisque c'est celle-ci que projettent de prendre les

1) Bosmans, *Doc. sur A. Dorville*, p. 32, dit que Hartoghvelt, lequel voyagea avec Couplet et Rougemont, s'embarqua à Goa le 30 janvier 1658 et mourut pendant une escale de son bateau au Siam; c'est un *lapsus*; le navire parti le 30 janvier 1658 et qui se rendit à Macassar et de là à Macao, est celui qui emportait Martini, Dorville et Verbiest (cf. Bosmans, pp. 19, 66, 78—79); il n'alla pas au Siam. Dorville et les autres arrivèrent à Macao le 17 juillet 1658 (Bosmans, p. 71; le 7 juillet de la p. 19 doit être une faute d'impression), puis peu de jours après arriva Grueber et encore quelques jours plus tard ce fut le tour de Couplet et de Rougemont (Bosmans, p. 71). Sur la route que choisirent Couplet, Hartoghvelt et Rougemont, cf. Vâth, *J. A. Schall*, 234; elle répond point par point aux intentions que marquait Hartoghvelt dans une lettre de Goa, 1^{er} mai 1657 (Bosmans, p. 59). Pfister², p. 333, se trompe en ne faisant arriver Rougemont à Macao que "à la fin de 1658, ou au commencement de 1659".

missionnaires qui n'ont pas voulu accompagner Boym. Je suppose que Boym, anxieux, après tant d'années perdues à Rome, de ne pas s'attarder indéfiniment à Goa, se sera confié à une de ces petites barques (*parvae barcae*) dont parle Grueber (Bosmans, p. 63) et qui ne pouvaient que longer la côte, en tentant d'échapper à la surveillance hollandaise. Boym courut le risque et passa, puis, dans des conditions inconnues, parvint à gagner le Siam, où il dut arriver en effet au début de 1658.

Boym pensait s'embarquer au Siam pour Macao, mais une nouvelle épreuve l'attendait: les autorités de Macao lui firent tenir l'avis de ne pas venir, car les Mandchous verraient d'un mauvais œil le retour d'un envoyé des Ming et pourraient se venger sur la cité¹). Boym, tout en trouvant quelques loisirs pour son travail scientifique —, c'est au Siam qu'il écrivit, à l'adresse des médecins d'Europe, les dernières préfaces de sa *Clavis medica*, — cherche une autre voie. Un navire chinois, avec un pilote hollandais, allait mettre à la voile pour le Tonkin: Boym réussit à s'y faire admettre, non sans incidents, et il entra au Tonkin par une bouche du Fleuve Rouge presque en même temps que six jésuites, dont Giovanni Filippo de Marini, sortaient par une autre, le 17 juillet 1658, en route pour Macao. Au Tonkin, Boym fut accueilli par le P. Onofre Borges, auprès de qui il resta jusqu'au 16 février 1659²).

1) Nous n'avons ce renseignement que par Giovanni Filippo de Marini, *Delle missioni de' Padri della Compagnia di Giesu Nella Provincia del Giappone*, Rome, 1663, in-4, p. 348. Au début de 1658, Marini se trouvait encore au Tonkin, mais il le quitta le 17 juillet pour gagner Macao, d'où il partit pour l'Europe au début de 1659; il a pu être renseigné à ce sujet sur place, ou plus tard par les gens de Macao. Tout le reste de son information sur le sort ultérieur de Boym lui vient des lettres du P. Onofre Borges, Suisse de Lucerne, supérieur de la mission du Tonkin. On peut se demander comment Macao sut le retour de Boym à temps pour l'arrêter. Il est possible qu'on ait envisagé et redouté depuis longtemps la possibilité de ce retour, sans savoir si et quand il se produirait, et que d'avance des instructions aient été envoyées à tout hasard au Siam et ailleurs.

2) Ceci fait 7 mois, et non "toute une année" comme l'a dit M. Jäger (p. 201).

C'est pendant ce séjour que, le 20 novembre 1658, il écrivit sa lettre au Grand-Duc de Toscane; l'éternel illusionniste y parle encore de la lutte que mène Yong-li, avec quatre armées et cent éléphants, pour ajouter "aux cinq royaumes qu'il possède..., en le reprenant, le reste de la terre chinoise" (Ch., p. 208); or Yong-li était à ce moment réfugié entre Yong-tch'ang et Moulmein, dans le coin Sud-Ouest du Yunnan! ¹⁾ La religion catholique était alors presque proscrite au Tonkin; Borges avait eu bien du mal à faire accepter Boym, sous condition qu'il n'était que de passage vers la Chine. Plusieurs mois s'écoulèrent en quête de guides. Enfin Boym arriva au Kouangsi, mais toutes les passes étaient gardées par les Mandchous. Boym écrivit au P. Borges pour obtenir l'autorisation de rentrer au Tonkin; le roi refusa. Ce fut la fin. Usé, découragé, Boym tomba malade et mourut le 22 août 1659 ²⁾, sans avoir pu remettre ces réponses pontificales qu'il lui avait tant coûté d'obtenir. Son compagnon André, dont nous apprenons alors qu'il l'avait suivi au retour comme à l'aller, l'inhuma; sur la tombe, au bord de la route, il dressa une croix et plaça une pierre avec une inscription. Puis, avec un mandarin chinois, André s'enfuit dans la montagne pour échapper aux Mandchous. Le P. Borges avait envoyé trois jeunes gens au secours de Boym; quand ils arrivèrent, tout était consommé ³⁾.

Le P. Koffler avait précédé Boym dans la tombe; mais les circonstances de sa mort sont obscures. La date traditionnelle, adoptée dans Pfister², 268, et Streit, V, p. 779, (cf. aussi Jäger, 199)

1) Cf. Hauer, dans *Asia Major*, IV, 573—574 ("Yu-lang" = Tchou Yeou-lang, c'est-à-dire Yong-li).

2) La date du 22 août 1659, à l'Octave de l'Assomption, est spécifiée dans Marini, p. 349, qui est en l'espèce notre meilleure source. Je ne sais sur quoi s'appuie Streit, V, p. 793, pour indiquer une date alternative du 28 août.

3) Tout ce récit de Marini dérive d'une lettre du P. Borges, qui devait être du 20 octobre ou du 20 novembre 1659; cf. Kleiser, cité par Jäger, p. 201.

est le 12 décembre 1651; je ne sais pourquoi M. Ch. ne la cite pas et parle seulement de 1652 (pp. 191, 195). A vrai dire, on peut se demander sur quoi cette date si précise repose. Le récit qu'on donne de l'assassinat du P. Koffler provient indirectement d'une lettre perdue du P. Borges, supérieur de la mission du Tonkin, utilisée par Giovanni Nadasi en 1662 et par Marini en 1663; et Borges à son tour disait parler sur la foi de Boym¹). On a vu que Boym fut en effet l'hôte de Borges de juillet 1658 à février 1659. Mais Boym avait quitté l'Extrême-Orient le 1^{er} janvier 1651, avant la mort de Koffler; il n'y revint qu'en 1658, longtemps après cette mort. D'après Borges, Boym tenait les détails d'un eunuque païen ancien ami de Koffler, et aussi de chrétiens de la province où Koffler était mort. Ce n'est pas quand Boym était au Tonkin près de Borges qu'il a recueilli ces informations, car alors Borges les eût eues directement lui aussi, et en outre parce que, pendant des mois, on ne trouvait personne au Tonkin pour mener Boym au Kouangsi; il n'y avait donc pas alors de chrétiens du Kouangsi à Hanoi. Je suppose que c'est parvenu aux confins du Kouangsi que Boym, naturellement anxieux du sort de son ancien compagnon, vit l'eunuque et les chrétiens de qui il tint la tragique histoire. Nadasi a conservé de la lettre de Borges un détail important que Marini n'avait pas retenu: c'est près de T'ien-tcheou que Koffler aurait été tué. On a vu que c'est à T'ien-tcheou que l'impératrice Hélène était morte le 30 mai 1651. A la fin de 1651, la Cour de Yong-li dut fuir de Nan-ning vers le Kouei-tcheou. Il est très ad-

1) Pour la lettre de Nadasi, Rome, 2 févr. 1662, cf. Weltbott, n^o 219; pour Marini, *Delle Missioni*, p. 346. M. Ch. se trompe (p. 192) en disant que Marini tenait les faits de Boym directement. Marini n'a jamais vu Boym; en juillet 1658, il sortait par une bouche du Fleuve Rouge au moment que Boym entrait par l'autre. *L'Historica Narratio* de Schall (Vienne, 1665; très peu conforme au vrai texte de Schall; cf. Vâth, *Schall*, 358—359) et les *Incrementa* de Gabiani (Vienne, 1673) ne sont pas ici des sources originales. Sur la diversité des traditions concernant la fin de Koffler, cf., outre ce que dit M. Ch., le paragraphe final du *Weltbott*, n^o 13.

missible que la mort de Koffler doive se placer vers ce moment-là. Mais, à huit ans d'intervalle, l'eunuque paien et les chrétiens du Kouangsi auraient été bien en peine d'en fixer le jour; Borges n'indique aucune date, tout au moins dans ce que nous savons de sa lettre par Nadasi et Marini. On dit que P'ang T'ien-cheou aurait fait aménager une tombe honorable pour les restes de Koffler; l'origine et la valeur de cette information restent à établir, et la date du 22 décembre 1651 pour la mort de Koffler demeure assez en l'air actuellement.

Malgré sa vie cahotée, Boym avait entrepris un certain nombre de travaux scientifiques dont une note finale de la *Briefve Relation* de 1654 annonçait le prochain achèvement. Presque rien n'en fut publié de son vivant, sauf la *Flora Sinensis* (Ch., pp. C, 217—219, 251—252) parue à Vienne en 1656¹⁾, et que Boym, qui s'embarqua à Lisbonne le 30 mars 1656, ne vit probablement jamais. Pendant son séjour en Europe, Boym avait dessiné des cartes de Chine

1) La *Flora Sinensis* est un ouvrage in-folio fort rare. Outre l'exemplaire de la Bibliothèque Jagellone de Cracovie, celui que M. Ch. (p. C) indique au British Museum et le mien dont il s'est servi, j'en puis citer un quatrième qui a été vendu par M^{me} V^{me} Belin il y a une douzaine d'années. D'autres exemplaires existent sûrement; je serais surpris qu'il n'y en eût pas à Vienne. Cordier (*Bibl. Sin.*², 442) n'indique pas le nombre de pages. Le P. Streit (V, p. 793) donne "79 pp. [mit 23 abbildungen]", de même M. Ch. (p. 251), et tous deux reproduisent le titre inexactement, le tout à la suite de Sommervogel, II, 70. Il y a en réalité 12 ff. prélim. (signés *a* à *f*²; le 1^{er} f⁰ est blanc) + 26 ff. (signés A à N 2; le v⁰ du dernier f⁰ est blanc) + 1 pl. intercalée entre M et M 2; soit au total 77 pages, dont 3 pages blanches; 23 des pages sont occupées par des planches coloriées à la main. Quant au titre, les collations de Streit, de M. Ch. et même de Cordier sont inexactes à des degrés divers; je le donne donc ici intégralement: *Flora Sinensis*, || fructvs floresqve hvmillime || porrigens, || Serenissimo et Poten- || tissimo Principi, ac Domino, || Domino || Leopoldo || Ignatio, || Hungariæ Regi Flo- || rentissimo, &c. || Fructus Sæculo promittenti Augustissimos, || emissa in publicum || a || R. P. Michaelæ Boym, || Societatis Iesv Sacerdote. || & || A Domo Professâ ejusdem Societatis Viennæ || Majestati Suæ unâ cum foelicissimi Anni appreciatione oblata || Anno salutis || M.DC.LVI. || Viennæ Austriæ, Typis Matthei Rictij. || Malgré le titre, il n'y a que 17 pl. de végétaux; les autres comprennent 5 pl. d'animaux, et 1 pl. reproduisant, très infidèlement, le fronton de l'inscription de Singanfou.

que j'ai retrouvées à la Vaticane et au Service hydrographique de la Marine; M. Ch., à qui je les avais signalées, les décrit en détail (pp. 229—235). On connaît aussi ses éloges sino-latins de Ferdinand III d'Autriche et du P. A. Kircher, reproduits en tête du t. I de l'*Œdipus Ægyptiacus* de ce dernier (Ch., 214—216)¹), sa *Tabula Sinensis* insérée dans la *Geographia reformata* de Riccioli (Ch., 227—228), sa lettre du 4 novembre 1653 sur l'inscription de Singanfou et son interprétation de l'inscription reproduites dans la *China Illustrata* de Kircher (Ch., 219—226)²). Il a échappé à M. Ch. que Boym communiqua encore à Kircher (cf. *China Illustrata*, p. 225) un "*liber de formandarum literarum ratione*", qui était peut-être en chinois et dont rien en tout cas n'indique qu'il fût l'auteur, et une *Dilucidatio summaria rerum Sinicarum* qui, elle, était bien son œuvre. Cette *Dilucidatio* pourrait bien être, à mon sens, la *Rerum Sinensium compendiosa descriptio*, dont un mss., en partie autographe, fait partie de la bibliothèque de l'ancienne Ecole Sainte-Geneviève de la Rue des Postes (cf. Ch., p. 260).

M. Ch. (pp. 226—227) est aussi porté à attribuer à Boym, sur la foi d'Estreicher, le catéchisme qui se trouve en transcription du chinois et en traduction dans la *China Illustrata* (et non pas seulement dans la version française de cet ouvrage comme le dit M. Ch.), et le *Dictionnaire Chinois & François*, qui, lui, ne se trouve

1) Ces éloges, malgré la collaboration d'André "Sin" (ou "Chin"), sont d'un chinois peu satisfaisant; ainsi on a 無解可者 au lieu de 無可解者; Ferdinand III est appelé de façon inattendue 天子 *t'ien-tseu*, "Fils du Ciel"; enfin la signature de l'éloge XXVI porte 厄日多篆開意吉師同耶穌會卜彌格叩, ce qui serait inintelligible sans la traduction latine "Aegyptiaci Oedipi Authori R. P. Athanasio Kircher, eiusdem Soc. Jesu Michaël Boym".

2) Sommervogel, II, 71, se trompe en disant que la lettre de Boym du 4 nov. 1653 avait déjà paru dans la *Flora Sinensis* en 1656; ce qu'il y a dans la *Flora Sinensis* est un historique de la découverte, différent de celui de la lettre, et la 1^{re} partie de la traduction du texte chinois.

effectivement que dans la version française de l'ouvrage de Kircher. Dans la liste des ouvrages de Boym en cours d'achèvement qui est donnée en fin de la *Briefve Relation* de 1654 (telle est la source du passage de Sommervogel indiqué par M. Ch.), il est question en effet d'un *Sinicus catechismus, seu methodus praedicandae sanctae fidei usitata a PP. Soc. Jes. in imperio Sinarum*. Toutefois, il est bien certain que le texte chinois du catéchisme reproduit par Kircher n'est pas l'œuvre de Boym. Ce catéchisme, intitulé 天主聖教約言 *T'ien-tchou cheng-kiao yo-yen* est en effet l'œuvre bien connue du P. João Soerio, paru vraisemblablement en 1601 et souvent réimprimé par la suite (cf. Pfister², p. 57; *T'oung Pao*, 1932, 114—115); mais il me paraît assez probable que la romanisation du texte chinois et sa traduction latine soient dues à Boym.

Le *Dictionnaire Chinois & François* inséré dans la version française de la *China Illustrata* (pp. 324—367) ne doit pas être non plus l'œuvre de Boym. M. Ch. admet, en renvoyant à Fourmont, que ce *Dictionnaire* serait basé sur le 說文 *Chouo wen* de 100 ap. J.-C. Il n'en est rien. Le *Chouo wen* peut avoir été mis à contribution dans le "*liber de formandarum literarum ratione*" dont j'ai parlé plus haut, mais ce dictionnaire explicatif des anciennes formes graphiques n'a rien à voir avec le *Dictionnaire* de la *Chine illustrée*, lexique où les mots et expressions, empruntés à la langue moderne, sont rangés par ordre alphabétique de la romanisation portugaise alors en cours dans les missions. Le *Dictionnaire* commence par ㄘă, "mixtionner", c'est-à-dire 雜 *tsa*. Matteo Ricci avait composé un dictionnaire chinois, dont Pfister², p. 41, ne parle que d'après Trigault, en ajoutant: "Il ne semble pas que le manuscrit ait été conservé." Mais Kircher, dans sa *China Illustrata* (p. 118), énumérait parmi les œuvres de Ricci un dictionnaire chinois qu'il possédait, et souhaiterait éditer s'il en avait les moyens ("12. *Dictionarium Sinicum, pro usu nostrorum, cuius exemplar*

apud me est, quod & libenter luci publicae darem si sumptus in eo faciendi suppeterent"). Il ne paraît pas exclu que ce soit ce dictionnaire attribué à Ricci qui, sans les caractères chinois, et avec une version française des explications, a été enfin publié dans la traduction française de la *China Illustrata*. Mais, en soi, ce type de dictionnaire est connu par une série de manuscrits, représentant des états maintes fois remaniés, que j'ai retrouvés surtout à la Bibliothèque Vaticane (cf. *Bibl. Sin.*², 3908—3910). L'étude comparative de ces divers dictionnaires n'a pas été entreprise¹).

Mais l'œuvre la plus importante de Boym est de caractère médical. La liste de ses œuvres en cours d'achèvement, insérée à la fin de la *Briefve relation* de 1654, comprend un "*Medicus Sinicus seu singularis Ars explorandi pulsum & prædicendi & futura Symptomata, & affectiones ægrotantium à multis ante Christum sæculis tradita, & apud Sinas conservata; quæ quidem ars omnino est admirabilis & ab Europæâ diuersa*". De son côté Kircher, dans sa *China Illustrata* (p. 120), après avoir mentionné la *Flora Sinensis* de Boym parue à Vienne, ajoute qu'on doit encore à Boym "Et unum de pulsibus infirmorum, quibus Medici Sinensis in morborum noticiam admirando sanè artis specimine deveniunt; qui tamen utrum lucem adhuc viderit, nondum mihi innotuit." Cet ouvrage, dont Kircher ne savait pas en 1667 s'il était déjà édité, est sûrement la *Clavis medica*. Encore faillit-elle ne jamais paraître. M. Ch. (pp. 235—248 et pp. 264—267) étudie l'histoire de cette dernière

1) Il y a sûrement quelque erreur quand Bayer (*Museum Sin.*, Praefatio, 61—62), parlant d'un dictionnaire mss. de Mentzel qui se bornerait à reproduire les mots de l'inscription de Singanfou avec les explications de Boym, dit qu'il a vu ce même dictionnaire, identique, avec les mêmes fautes, imprimé sur papier rouge, en très beaux caractères, par les PP. de Pékin. Et il en vient à se demander si les PP. de Pékin n'ont pas réimprimé le travail de Mentzel. En réalité, Mentzel connaissait à peine les rudiments du chinois, et il est hors de question que les Jésuites de Pékin aient éprouvé le désir de le piller. Mais je ne vois pas quelle a pu être l'origine de la confusion commise par Bayer, ni à quel dictionnaire *imprimé* il peut bien faire allusion.

œuvre de Boym, mais je crois qu'il se trompe sur la manière dont le mss. en serait parvenu aux mains de Cleyer, qui le publia.

D'après M. Ch. (p. 236), "le P. Philippe Couplet remit, en 1658, le manuscrit du P. Boym, dont il avait été le compagnon de voyage, aux Jésuites de Batavia afin qu'ils le fissent passer en Europe... Les traductions du P. Boym furent... confisquées par les Hollandais, privées du nom de leur auteur et publiées comme étant de lui-même par André Cleyer, de Hesse-Cassel, premier médecin de la Compagnie des Indes. Le plagiaire ajouta aux divers papiers du P. Boym envoyés par le P. Couplet en 1658, certains autres écrits chinois, vraisemblablement traduits aussi par l'ambassadeur des Ming, comme le croit Rémusat, et non par d'autres missionnaires, et dont le texte n'avait été expédié que plus tard de Canton (vers 1669—1670). De tout cela Cleyer fit un volume très dense qui fut édité à Francfort-sur-le-Mein en 1682, sous le titre de *Specimen medicinae sinicae sive opuscula medica ad mentem Sinensium*." Ce récit est adapté de Rémusat, *Nouv. mélanges asiatiques*, II, 227—228. M. Ch. continue, citant à peu près Rémusat, dont voici le texte exact: "Cleyer avait publié à part, deux ans auparavant, quelques uns de ces traités, sous ce titre: *Herbarium parvum Sinicis vocabulis indici insertis constans*; l'autre intitulé: *Clavis medica ad Chinarum doctrinam de pulsibus*, Francfort, 1680, in-4°. Il paraît que ce n'est qu'un extrait du précédent" ¹⁾. M. Ch. ajoute de son chef (p. 237): "Le P. Couplet, soit qu'il ait réussi à arracher des mains de Cleyer le manuscrit du P. Boym, soit qu'il s'y soit pris d'une autre manière, publia en 1686 une édition nouvelle de la *Clavis medica*, avec un libellé explicatif qui restitua au Jésuite polonais la paternité de son œuvre."

M. Ch. me paraît avoir été victime de données assez fantaisistes

1) Cette phrase de Rémusat est reproduite dans *Bibl. Sin.*, 1471, mais y est attribuée par erreur à Sommervogel.

où Abel Rémusat enchérissait sur des données de Bayer (*Museum Sinicum* de 1730, Praefatio, 28—30); les textes conduisent à des conclusions assez différentes.

Avant tout, il faut probablement supprimer l'*Herbarium parvum* et certainement la *Clavis medica* indiqués par Rémusat comme ayant paru à Francfort en 1680. L'*Herbarium parvum* est à nouveau mentionné par Pritzel (*Thesaurus literariae botanicae* [1851], p. 49) et, d'après lui, par Cordier, *Bibl. Sin.*², 442; mais nul n'en a signalé d'exemplaire, et je soupçonne que Pritzel aura pris ses indications chez Abel Rémusat, qui lui-même aura commis quelque méprise; il s'agit vraisemblablement des 289 médicaments qui occupent la seconde moitié (pp. 24—54) de la 5^e partie du *Specimen medicinae sinicae* de 1682; mais il n'y a pas d'apparence que l'opuscule ait paru sous un autre titre deux ans plus tôt. Quant à la soi-disant *Clavis medica* etc. de Francfort, 1680, c'est là exactement le titre de la *Clavis medica* de 1686 que Rémusat n'a pas connue, et Rémusat doit parler de seconde main, d'après une indication où "1686" était altéré en "1680"¹).

La date de 1658, pour une prétendue remise ou même pour un envoi du mss. de Boym par Couplet aux Jésuites de Batavia, repose sur un fait réel, mais qu'on n'a peut-être pas interprété correctement. Boym a mis à sa *Clavis medica* deux dernières préfaces, l'une "au Lecteur", l'autre "aux Médecins", écrites à Siam, c'est-à-dire à Ayuthia, en 1658. Couplet avait été jusqu'à Goa le compagnon de voyage de Boym, mais on a vu que Boym partit

1) Ce n'est pas à Bayer que Rémusat a emprunté ces indications, car Bayer ne parle pas d'opuscules parus en 1680. La mention des deux opuscules de 1680 a passé dans l'article sur Andreas Cleyer de l'*Allgemeine deutsche Bibliographie*; je suppose que c'est, directement ou indirectement, d'après Abel Rémusat. Et on devrait expliquer de la même manière que Morache, dans l'article "Chine" du *Dict. encycl. des sciences médicales* de Dechambre, p. 223, date de Francfort, 1680, une *Clavis medica ad Sinarum doctrinam de pulsibus*, et ne dise rien de l'édition de 1686.

le premier de Goa en avril 1657 et fut retenu à Ayuthia en 1658 assez longtemps. Couplet arriva à son tour à Siam en 1658, pour en repartir en juin, vers le même moment où Boym s'embarquait pour le Tonkin. Il est pratiquement sûr que les deux jésuites se sont alors revus. Je suppose que Boym, qui comptait s'enfoncer à nouveau dans le Kouangsi sans pouvoir passer par Macao, remit alors à Couplet son mss., et c'est à ce moment qu'il ajouta au mss. dont il se séparait les deux dernières préfaces. Mais Couplet n'alla pas alors à Batavia; c'eût été se jeter dans la gueule du loup, puisque c'est pour éviter la flotte hollandaise que Couplet avait renoncé à se rendre directement par mer de Goa en Chine. Il est pour moi hors de doute que Couplet emporta le mss. complet de Boym à Macao ¹).

Toutefois Couplet était un Flamand de Malines, et son compagnon Hartoghvelt était d'Amsterdam. Aussi tous deux trouvèrent-ils bon accueil auprès du chef du comptoir hollandais au Siam, Jan van Ryck, et auprès de sa femme. Quand Hartoghvelt fut mort, Couplet pria Jan van Ryck de transmettre une lettre à J. Maetsuyker, le gouverneur de Batavia, avec un paquet de lettres que Couplet demandait au gouverneur de vouloir bien faire parvenir aux parents et aux supérieurs de Hartoghvelt. Au paquet, Couplet avait joint un récit de son voyage, une lettre au P. Martini et "un opuscule sur

1) On pourrait faire à mon raisonnement une objection. Dans une lettre écrite de Macao le 4 février 1659 et que le P. Waldack a publiée dans son article des *Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de la Belgique*, t. IX [1872], p. 13, Couplet raconte la mort de plusieurs de ses compagnons de route et ajoute: "Quartum autem patrem Boym au mare hauserit dubitamus." Mais je crois que Couplet ne vise ici que la dernière partie de l'itinéraire de Boym, celle qui a conduit Boym du Siam au Tonkin; et la lettre même implique que Couplet n'ait pas encore su le 4 février 1659 que Boym avait pu débarquer à Hanoi en juillet 1658. Si Couplet n'avait pas vu Boym à Ayuthia, on comprendrait mal qu'il eût eu plus tard en sa possession le mss. de Boym contenant les deux préfaces écrites au Siam en 1658, ni qu'il ait pu envoyer du Siam en 1658, comme on le verra à l'alinéa suivant, une copie fragmentaire du travail de Boym.

la manière chinoise de tâter le pouls des malades" (*een boekjen van de Sinoische manier van den pols der siecken te tasten*). Nous pouvons admettre qu'il s'agit là d'une copie partielle de l'ouvrage de Boym; Boym, soit pendant la traversée d'Europe à Goa, soit au Siam, avait eu le temps de recopier son texte; mais rien ne montre que cette copie ait été signée, et Couplet, dans la lettre d'où je tire les indications ci-dessus, ne prononce pas le nom de Boym¹).

En tout cas, l'envoi d'une copie partielle du mss. de Boym faite par Couplet en 1658 ne suffit pas à justifier les accusations de plagiat voulu et formel dont, depuis Bayer, on a chargé Cleyer à propos de son *Specimen medicinae sinicae*.

Le *Specimen medicinae sinicae* parut à Francfort en 1682, divisé en plusieurs parties à paginations distinctes; il est exact qu'il porte seulement le nom de Cleyer comme "éditeur", mais Cleyer ne dit nullement que les traductions sont de lui. La 1^{re} partie, en quatre livres, avec 29 pl. sur bois et une sur cuivre²), est la traduction

1) La lettre en question fut écrite en hollandais par Couplet à Balthasar Bort en 1662, quand Bort se trouvait à Fou-tcheou; elle est reproduite sous la date du 15 février 1663 dans *Dagh-Register... in Casteel Batavia Anno 1663*, éd. van der Chijs, 1891, pp. 59—60, et a servi de point de départ à un article du P. Allard, *Een groet uit China voor Vondel en de Amsterdamsche vrienden, 1662*, dans *Jaarboekje van Alberdingk Thym* pour 1897 (je n'ai pas réussi à trouver ce volume à Paris). Ni Cordier, ni Pfister² n'ont mentionné soit cette lettre, soit l'article du P. Allard, qui a été mis à profit par Bosmans, *Docum. sur Albert Dorville* (en particulier p. 10 du tirage à part). Les éditeurs du *Dagh-Register* font dire à Couplet que Hartoghvelt, du royaume de "Siam", est parti pour la "Sion céleste", ce qui, tel quel, n'a pas grand sens. Couplet avait certainement écrit "Sion" dans les deux cas, et c'est bien ainsi qu'il orthographie le nom du Siam dans une autre lettre, du 4 février 1659 (cf. Waldack, *Philippe Couplet, Malinois*, p. 13 et Bosmans, *loc. cit.*, p. 71). Il est curieux que le même jeu de mots, et également à propos de Hartoghvelt, se retrouve dans une lettre de Rougemont de Macao, 25 décembre 1658 (cf. Bosmans, *Lettres inédits de François de Rougemont*, p. 10 du tirage à part); évidemment Couplet et Rougemont, qui voyageaient ensemble, avaient tenu le propos entre eux et Couplet, après plusieurs années, ne l'avait pas oublié.

2) Je ne crois pas, malgré Abel Rémusat, que les 30 pl. hors texte soient "en taille-douce", et que l'indication des figures sur bois (*ligneae*) du titre se rapporte aux dessins schématiques du texte. Quant aux "planches lithographiques" de M. Ch., p. 265, c'est une inadvertance, probablement pour "xylographiques".

du 脈訣 *Mo kiue* ou “Recettes du pouls”, qui circule en Chine, à tort, sous le nom de 王叔和 Wang Chou-houo (*circa* 300 de notre ère). Les parties II et III sont expressément attribuées à un “érudit européen” anonyme, et la IV^e consiste en extraits de lettres écrites de Canton par cet érudit les 12 février et 20 octobre 1669, 5 et 15 novembre 1670. Cleyer ne s’est pas tellement paré des plumes d’autrui.

D’où venaient les matériaux de Cleyer et comment l’édition en fut-elle préparée? Je n’ai pas les éléments voulus pour répondre en détail à cette question, mais voici comment les choses m’apparaissent. Andreas Cleyer ¹⁾, de Hesse-Cassel, licencié à qui on donna usuellement aux Indes le titre de docteur, partit à une date indéterminée pour Batavia où il était déjà en 1665 et où il vivait encore en 1697; il s’y fit une certaine réputation de pharmacien et de chirurgien; des appuis lui valaient une situation enviable; son jardin était célèbre; il était en correspondance avec Rumphius à Amboyne et avec beaucoup d’érudits d’Europe, en particulier avec le sinologue berlinois Mentzel; à deux reprises, en 1682—1683 et en 1685—1686, il fut parmi les directeurs du comptoir hollandais au Japon. Il est possible, bien qu’assez peu probable, qu’il ait fait un voyage en Europe en 1680. En tout cas, il était à Batavia en mai 1681, car l’Allemand Vogel l’y vit à cette date et écrit (F. de Haan, 454): “Der Ober-Medicus Herr D. Andreas Kleyer... hat in Lateinischer Sprache ein trefflich Buch de circulatione sanguinis et motu pulsus geschrieben und mit Figuren illustriret, zusammen getragen; ob es aber in Druck, wie es vorgewesen, gekommen, weisz ich nicht.” L’ouvrage fut bientôt mis sous presse;

1) J’emprunte presque tout ce qui suit sur Cleyer à F. de Haan, *Vit oude notaris-papieren II. Andreas Cleyer*, dans *Tijdschrift v. Ind. Taal-, etc.*, XLVI, livr. 5 [1903], 423—468. L’article est écrit à Batavia, et l’auteur ne s’est pas autrement occupé de la bibliographie de Cleyer, ni n’a étudié les accusations de plagiat dont Cleyer avait été l’objet.

c'est le *Specimen medicinae sinicae*. Puisque Vogel l'a vu à Batavia en mai 1681, on peut être sûr que Cleyer ne l'envoya en Europe qu'après cette date; et ce n'est pas Cleyer lui-même qui en a surveillé l'impression. L'ouvrage trouva d'ailleurs un accueil assez froid, et certains amis de Cleyer dirent qu'il aurait mieux fait de le supprimer.

Sur la façon dont certaines traductions étaient venues aux mains de Cleyer, on peut faire une hypothèse assez probable. Une lettre de Rumphius du 18 août 1682 nous apprend que, quelques années auparavant, il avait fait don à Cleyer d'un mss. en caractères chinois et latins sur la manière dont les Chinois tâtent le pouls, parce que Cleyer en saurait faire meilleur usage que lui (F. de Haan, 452). Ce doit être là soit le traité même dit de Wang Chou-houo, soit plutôt un des traités suivants, peut-être celui intitulé *Pulsibus explanatis medendi regula* qui constitue la 1^{re} moitié de la partie V, et éventuellement la liste de drogues qui lui fait suite.

Quant à la traduction elle-même du traité dit de Wang Chou-houo, il n'y a, malgré Abel Rémusat et ceux qui l'ont suivi, aucune raison sérieuse de l'attribuer à Boym. Il a paru à Grenoble, en 1671, un livre *Les Secrets de la Médecine des Chinois, Consistant en la parfaite connaissance du Pouls, Envoyez de la Chine par un François, Homme de grand mérite*¹⁾. L'avis est daté de Canton, 21 octobre 1668, et l'auteur est un missionnaire banni depuis trois ans à Canton. Il me paraît bien probable que ce missionnaire est aussi l'«érudit européen» qui écrivait les lettres des 12 février et 20 octobre 1669 et des 5 et 15 novembre 1670 et qui est peut-être aussi l'auteur des parties II et III du *Specimen medicinae sinicae*. En déterminant l'auteur du traité paru en 1671, on aurait en même

1) Cf. *Bibl. Sin.*², 22 et 1471—1472. Les exemplaires restants ont été insérés en 1699 à la suite d'une réédition de l'*Histoire de la Cour du Roy de la Chine* de Michel Baudier.

temps le nom d'un et peut-être du principal collaborateur du *Specimen* de Cleyer. Mais je n'ai pas encore assez de données pour choisir sûrement entre les divers Pères français qui se trouvaient parmi les bannis de Canton. Je n'ai d'autre part pas vu l'ouvrage paru à Grenoble en 1671, et ne sais si c'est un ouvrage composé par un Européen, ou si c'est une traduction du soi-disant traité de Wang Chou-houo ¹⁾.

Que la traduction latine du traité dit de Wang Chou-houo publiée en 1682 par Cleyer soit ou ne soit pas du missionnaire français auteur des *Secrets* publiés en 1671, il n'en reste pas moins que cette traduction latine ne me paraît pas être de Boym. Il n'y a en effet aucune raison de penser que Boym ait écrit sur la médecine chinoise autre chose que la *Clavis medica* parue en 1686, si ce n'est peut-être, comme on le verra, les deux opuscules qui constituent les deux moitiés de la partie V du *Specimen* publié par Cleyer en 1682. Or, tout comme nous avons le *Specimen* de 1682 ²⁾, nous pouvons consulter la *Clavis Medica* de 1686 ³⁾; M. Ch. (pp. 264—267) donne d'ailleurs la table détaillée des deux ouvrages: sauf dans le sujet traité, il n'y a pas de rapport entre eux, et aucune partie du *Specimen* de 1682 ne se retrouve dans la *Clavis Medica* de 1686. En fait, on serait tenté de ne rien attribuer à Boym dans le *Specimen* de 1682, si le titre de l'édition de 1686 ne semblait imposer la solution contraire.

1) M. Ch. dit (p. D) que les *Secrets* de 1671 sont une traduction française de la *Clavis medica* (encore inédite à cette date); mais cette affirmation ne semble pas reposer sur une comparaison directe des deux ouvrages.

2) Le *Specimen* de 1682 se trouve, entre autres, à la Bibliothèque Nationale, à la Faculté de Pharmacie, à l'École des Langues Orientales; j'en possède également un exemplaire.

3) M. Ch. (p. D) ne parle de la *Clavis Medica* que d'après l'exemplaire du British Museum; l'ouvrage existe également à la Bibliothèque Nationale (Td¹⁶ 19) et à la Faculté de Médecine (n^o 56739).

En tout cas, cette édition de 1686 n'est pas une édition vengeresse de Couplet dénonçant le "plagiat" antérieur de Cleyer. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le titre tout au long: *Clavis Medica ad Chinarum Doctrinam de Pulsibus, autore R. P. Michaelae Boymo, è Soc. Jesu, & in China Missionario. Hujus operis ultra viginti annos jam sepulti fragmenta, hinc inde dispersa, collegit & in gratiam Medicae Facultatis in lucem Europaeam produxit Cl. Dn. Andreas Cleyerus, M. D. & Societatis Batavo-Orientalis Proto-Medicus. A quo nunc demum mittitur Totius operis Exemplar, è China recens allatum, & à mendis purgatum, Procuratore R. P. Philippo Copletio, Belgâ, é Soc. Jesu, Chinensis missionis Romam misso. Anno cIo Io C LXXXVI.*" Ce titre est parfaitement clair. Couplet, "procureur" envoyé en Europe, avait quitté Macao le 5 décembre 1681 sur un navire hollandais; une tempête l'obligea de s'arrêter à Bantam dans le Nord-Ouest de Java; faute de navire, il ne put en repartir que le 8 février 1683 pour arriver à Enckhuyzen en Hollande le 8 oct. de la même année. Bantam n'est pas éloigné de Batavia; c'est évidemment pendant cet arrêt forcé que Cleyer connut son presque compatriote et obtint de lui le mss. corrigé de Boym, qu'il envoya en Europe pour être publié. En dépit de la légende lancée par Bayer, développée par Rémusat et qui a été acceptée par Pfister, par Cordier, par Streit, par M. Ch., Cleyer n'a pas volé Boym; c'est au contraire à lui que la principale œuvre scientifique du jésuite polonais, "enfouie depuis vingt ans", doit d'avoir enfin vu le jour et sous le nom de son véritable auteur.

Si le titre de l'édition de 1686 est clair, les conditions dans lesquelles l'édition a paru le sont beaucoup moins. Elle ne porte pas de lieu d'impression, et les bibliographes sont muets sur ce point. Cordier (*Bibl. Sin.*², 1471), après avoir mentionné l'édition indépendante en 144 pages, indique en plus petits caractères: "Clavis Medica —; dans les *Miscellanea Curiosa Academiae Naturae*

Curiosorum, Dec. 11 [lire II], An. IV, Norimbergae, 1686, à l'App., p. 114." Et M. Ch. (pp. 239, 257, 258) parle aussi de cet Appendice en "114" pages, qui serait un "compte-rendu" de la *Clavis Medica*. Mais Bayer (*Mus. Sinic.*, p. 30) avait déjà dit que la *Clavis Medica* avait paru dans les "décades" de l'Académie Léopoldine, c'est-à-dire en fait de l'Academia Naturae Curiosorum de Nuremberg. C'est Bayer qui a raison. Dans la soi-disant édition indépendante de 1686, les signatures des cahiers et des planches ¹⁾ sont encore "Dec. II, Annus IV", c'est-à-dire celles des "decuriae" des *Miscellanea*. La soi-disant édition indépendante de 1686 n'est qu'un tirage à part ²⁾.

Bayer dit en outre que l'édition des *Miscellanea* parut "Cupletto et Menzelio adnitentibus". Couplet était encore en Europe en 1686; mais on a vu que c'est Cleyer qui avait envoyé de Batavia en Europe le mss. de Boym, et Bayer n'a peut-être fait intervenir Couplet dans l'édition que parce qu'il s'est mépris sur le titre de l'édition de 1686; par un contresens sur le titre, il a cru en effet, bien à tort, que c'est Couplet qui, à Batavia, avait arraché le mss. de Boym à Cleyer et l'avait rapporté ³⁾. Par contre, Mentzel était

1) Il y a 6 pl. sur 5 ff.; Cordier n'en a rien dit, et M. Ch. a seulement dit que l'ouvrage comportait "pl. et fig."

2) Il va de soi par suite que l'édition de la *Clavis medica* dans l'Appendice des *Miscellanea* est en 144 pages comme le tirage à part, et non en 114 comme le disaient Sommervogel et, d'après lui, Cordier. Je ne vois pas comment M. Ch., qui semble avoir consulté les *Miscellanea*, a pu répéter deux fois cette fausse indication. Peut-être l'erreur de M. Ch. tient-elle à ce que l'exemplaire des *Miscellanea* de la Bibliothèque Nationale est défectueux; toute la *Clavis medica* manque à l'Appendice de 1686. Mais au bas de la feuille de table de l'Appendice, on a le mot "Clavis" indiquant que la *Clavis medica* commençait à la page suivante et le traité suivant de l'Appendice commence à la p. 145; enfin, dans les Errata, un avis au relieur fait mention des 6 planches. L'Appendice donnait donc bien la *Clavis Medica* en 144 pages et 6 pl., comme l'implique le tirage à part.

3) Il se peut cependant que Couplet ait été consulté par Mentzel sur l'édition. On sait en effet que Couplet a écrit à Mentzel plusieurs fois (*nullas... litteras perdoctas et locupletes*), au témoignage de Bayer qui a encore vu ces lettres (*Museum Sinicum*,

un des correspondants de Cleyer, et il est très possible qu'il ait reçu en effet le mss. et en ait assuré l'édition.

Il reste maintenant à expliquer comment le titre de cette édition des *Miscellanea* implique la publication antérieure par Cleyer de fragments de Boym, — et ceci ne peut viser que le *Specimen* de 1682, — alors qu'il n'y a aucune partie commune au *Specimen* de 1682 et à la *Clavis medica* de 1686, laquelle serait cependant basée sur un mss. complet ("*totius operis exemplar*"). Pour rendre compte de cette anomalie, je ferai remarquer d'abord que le titre de l'édition de 1686 n'est sûrement pas dû à Cleyer lui-même, mais aux éditeurs, et que ces éditeurs, comme il apparaît en plusieurs passages, sont intervenus dans la rédaction de la *Clavis medica*; la *Clavis medica* de 1686 n'est pas l'œuvre de Boym telle qu'il l'avait rédigée.

De ceci, nous sommes assurés avant tout par les préfaces de 1658 dues à Boym lui-même¹). Dans la préface au lecteur, il est dit: ".....Quarè cum linguae Sinicae operam darem, eadem operâ cum characteribus Sinensibus artem illorum medicam penetrare studui, quàm ex lectione plurimâ Sinensium Medicorum..... Ut autem de veritate dictorum, perlecto illo nemo dubitare posset, partim ut Sinenses ipsi quoque non ignari aliquando Europaeae & latinae linguae, vera me de Arte ipsorum narrasse, orbi universo possint confiteri, eundem ipsum librum Characteribus Sinico-Europaeis cu-

Praefatio, p. 63). Une des lettres de Couplet à Mentzel, dont l'original était passé dans la bibliothèque royale de Prusse, a même été publiée de bonne heure par La Croze dans *Bibl. Brem.*, V, 618 (cette lettre n'est indiquée ni par Cordier, *Bibl. Sin.*², 1062, ni par Pfister², p. 312). D'après Bayer, c'est Cleyer qui avait signalé à Mentzel l'intérêt qu'il aurait à entrer en relations avec Couplet.

1) Le texte même de ces préfaces paraît être conforme à ce que Boym a écrit. Mais les suscriptions n'ont pas été conservées, car Boym devait terminer ses préfaces par un membre de phrase signifiant "Ecrit à Siam, tel jour de telle année"; dans l'édition, c'est un intitulé, évidemment dû aux éditeurs, qui nous fait savoir dans les deux cas que la préface au Lecteur et celle aux Médecins ont été écrites à Siam en 1658.

ravi, describi, & interpretationem latinam, (que ut facilius esset intellectu, nonnulla verba inserui, & hoc non ex meo capite, sed aut ex textu ullius loci Sinico, vel ex commentariis ejusdem ipsius textus) opposui. Quicumque igitur sine hoc textu Sinicis & latinis characteribus exarato librum hunc videris impressum, fidem illi ne adhibeas, sed ut spurium rejicias, nam praetermisso textu multa vitiosè, & incerta irrepere posse, mihi certum est....” Une autre préface (p. 10) dit entre autres: “Liber hic, qui sequitur, est ratio seu regula medendi Sinensibus usitatissima, quam ille nobilissimus & primus Medicus invenit & composuit, quamque Arti pulsum explicandorum ab ipso traditae uâm Xö hū Auctor adjunxit.... Verùm si seriò medicinas, quas habent Sinenses, & quas hic legis, habere desideras à Mercatoribus, qui in Indiam vel Macaum abeunt, descriptis ex hoc libro Sinicis characteribus afferri curabis....” La préface aux Médecins contient surtout un éloge de Houang-ti, considéré comme le premier en date des médecins du monde (à cause du 內經 *Nei king*, en fait apocryphe bien plus récent).

Les recommandations de Boym ont été vaines. Il dénonçait à l'avance comme apocryphe (*spurium*) toute édition de son œuvre où les caractères chinois ne seraient pas reproduits. Mais, sans en rien dire, les éditeurs de 1686 (tout comme auparavant peut-être ceux de 1682) ont supprimé les caractères chinois du mss. de Boym, pour ne laisser subsister que les romanisations et les traductions; on n'avait d'ailleurs pas alors de caractères chinois en Europe. Quant à la liste des drogues et recettes, les éditeurs ont fait savoir par une addition (p. 18) que ces recettes n'étaient d'aucune utilité aux médecins d'Europe, et que d'ailleurs, les drogues arrivant souvent gâtées à Batavia et même à Macao, il était hors de question de vouloir les faire venir jusqu'en Europe. En définitive, il n'y a pas de liste de drogues dans la *Clavis medica* de 1686. En outre, les éditeurs de 1686 décrivent 29 planches, mais n'en donnent

que 5 (en réalité 6 sur 5 ff.), renvoyant pour les autres au *Specimen* de 1682.

De tout cela que conclure? Naturellement le “uâm Xõ hõ” de l’édition de 1686 est le “Vám Xó Hó” du *Specimen* de 1682, et les 30 (ou 29) planches sont celles qui accompagnent le traité mis à tort sous le nom de cet auteur. Mais il ne s’ensuit pas nécessairement que Boym ait traduit tout ce traité. Il demeure très possible que la traduction latine intégrale du traité, qui ouvre le *Specimen* de 1682, soit un texte latin correspondant aux *Secrets* parus à Grenoble en 1671 et ait en fin de compte la même origine, sans que Boym ait rien à voir dans ces deux versions. En ce cas, tout ce qu’on pourrait mettre au compte de Boym dans le *Specimen* serait la partie V, Schemata ad meliorem praecedentium Intelligentiam. La première moitié (pp. 1—24) en est intitulée: “Auctoris Vám Xõ Hõ pulsibus explanatis medendi regula”; ce sont des recettes où les transcriptions de noms chinois abondent. La seconde moitié (pp. 24—54), intitulée “Medicamenta simplicia, Quae à Chinensibus ad usum Medicum adhibentur”, donne les noms chinois romanisés, la description et l’usage de 289 médecines chinoises. Il est vraisemblable que ce soit là l’édition du mss. que Rumphius avait donné à Cleyer plusieurs années avant 1682, et qui contenait des textes chinois avec leur romanisation et leur traduction; ce mss., simple fragment de la *Clavis medica* de Boym, pouvait très bien ne pas porter son nom, et être celui-là même que Couplet avait envoyé à Batavia en 1658. C’est de ces recettes et de ces médecines qu’il serait question dans les préfaces de Boym éditées en 1686. Mais l’éditeur de 1682 aurait supprimé, par force, les caractères chinois, et celui de 1686 aurait coupé toute cette partie qu’il déclare inutile, et sans dire qu’on pouvait la trouver dans le *Specimen* de 1682. Telle est du moins la solution à laquelle j’incline actuellement; mais, pour l’assurer, il faudrait comparer le

Specimen et la *Clavis Medica* plus minutieusement que je ne l'ai fait et aussi examiner en même temps les *Secrets* parus à Grenoble en 1671.

La *Clavis Medica* de 1686, grâce à Bayle, fit d'ailleurs un certain bruit, dont M. Ch. suit les échos au XVIII^e et jusqu'au XIX^e siècle. Il est curieux de voir à quel point la doctrine chinoise du pouls a frappé et intéressé l'étranger. Au XVIII^e siècle, le P. Hervieu fit du pseudo-traité de Wang Chou-houo une nouvelle traduction qui a été insérée par du Halde dans sa *Description... de la Chine*. Bien plus, on a retrouvé récemment à la bibliothèque de Sainte-Sophie un mss. avec figures, écrit en caractères arabes qui sont une transcription phonétique d'un texte chinois; l'œuvre est due à un Persan des environs de 1300; et le traité chinois ainsi transcrit phonétiquement en caractères arabes n'est autre que le *Mo kiue* faussement attribué à Wang Chou-houo.

Boym devait recevoir une consécration posthume dont M. Ch. n'a rien dit dans son livre, mais qui lui a été signalée à la soutenance. Dans des conditions et à une date qu'il serait facile de déterminer, mais que je n'ai pas recherchées, on a donné le nom de Boym à un sous-genre botanique, les *Boymiae* ¹⁾.

Comme on le voit, il restait et il reste encore beaucoup à préciser dans le livre de M. Ch. ²⁾. C'est que M. Ch. a presque trop foi dans ce que d'autres ont dit avant lui, et c'est aussi que

1) On attendrait de rencontrer des renseignements intéressants sur Boym dans les *Early European researches* ou la *History of European botanical discoveries* de Bretschneider; mais on n'y trouve rien d'original.

2) Dans ce qui ne touche pas à Boym et à Kircher, il y aurait beaucoup à corriger. C'est ainsi que M. Ch. fait encore, à la suite de Rémusat, mourir Schall en 1669 (p. 30) au lieu de 1666. Nous savons aujourd'hui que Grueber n'est pas mort à Florence en 1665 (p. 181), mais à Saros Patak (Hongrie) en 1680. Ce n'est pas une raison parce que Backhouse et Bland ont commis la bévue de faire vivre sous les empereurs Ming de Pékin, tombés en 1664, Verbiest, qui n'est arrivé en Chine qu'en 1658, pour le répéter après eux (p. 90). Etc.

peu d'épisodes de l'histoire de Chine sont aussi mal connus en Europe que la lamentable histoire de Yong-li. Par ailleurs, et à partir même des riches matériaux que M. Ch. nous a rendu le service de rassembler, je ne crois pas que M. Ch. donne de Boym une image très juste; elle ressemble trop à une hagiographie. Boym avait conçu de grandes espérances, et est tombé de haut. A Rome, il a longtemps été en butte à des soupçons dont l'injustice dut lui être cruelle. Mais, avec ses robes chinoises, ses discours, l'allure d'ambassadeur qu'il se donnait, et aussi sa complète inintelligence des conditions politiques en Chine, il prêtait le flanc aux critiques et s'attirait les déceptions. On doit retenir toutefois qu'il crut toujours servir, en même temps que la cause des Ming, celle de la religion; et, dans des conditions singulièrement difficiles, il a laissé une œuvre scientifique qui, pour son temps, n'est pas négligeable ¹⁾.

1) Le livre de M. Ch. a toute l'incorrection typographique qui semble être de règle dans les thèses de doctorat.
